

BULLETIN D'INFORMATION

26ème année - n°83

Janvier 2008

S
O
C
I
É
T
É

d
e
s

É
T
U
D
E
S

Sommaire

Éditorial	p. 2
Ouverture (Charles Juliet)	p. 3
Manifestations camusiennes	
– la SEC à Paris le 7 décembre	p. 5
– avec la SEC à Barcelone et à Tunis ; à Orléans à Montpellier, à Nantes, au Kosovo	p. 6
– par les « Rencontres méditerranéennes »	p.11
– par le Centre Albert Camus	p.14
Vie de la SEC	
– relevé de conclusions du CA	p.17
– activité de la section japonaise	p.17
– avis aux amateurs...	p.18
– appel à communications	p.19
Contributions	
– Camus et <i>Témoins</i> (Sylvain Boulouque)	p.21
– Camus prix Nobel (Inès de Cassagne)	p.26
Comptes rendus	
<i>Camus et la Grèce</i> , Rencontres méditerranéennes ; Michel Onfray, <i>La Pensée de midi</i> ; <i>Albert Camus 21</i> , Série Lettres modernes-Minard ; Roger Grenier, <i>Instantanés</i>	p.31
Sur Camus	
– publications	p.34
– dans la presse	p.35
– bloc-notes internet	p.38

CAMUSIENNES

ÉDITORIAL

Chers amis camusiens,

Que 2008 soit pour vous et vos proches une année heureuse, lumineuse.

Pour la Société des Études camusiennes, en pleine mutation/maturation, je souhaite qu'elle soit pleine d'avenir. En 2007, le cinquantenaire du prix Nobel nous a donné l'occasion de remplir notre mission : « diffuser la pensée de Camus » ; grâce à une intense activité des adhérents, en France et dans le monde, la SEC a fait entendre la voix de Camus, éclairé sa pensée exigeante, mis en exergue son actualité. La manifestation du 7 décembre à l'Hôtel de Ville de Paris a constitué le point d'orgue de cette mobilisation multiforme et féconde, qui a resserré les liens entre nous et a multiplié nos contacts avec le public et avec d'autres associations et structures.

Ces succès, ces contacts, nous ont en même temps fait mesurer le chemin à parcourir. Le Conseil d'administration, qui s'est réuni le 12 janvier, a pris acte de ce qui était à faire. Pour jouer pleinement son rôle d'organe de gouvernance de la SEC, il a voulu poser – sereinement – les questions de fond ; entre autres la question du Bulletin, sa nature et sa forme. 2008 sera à cet égard une année de transition, durant laquelle il sera allégé, constituant surtout un bulletin d'information et de liaison, dont il faudra définir l'articulation avec un contenu « scientifique », du type de celui d'une revue. Au delà du Bulletin, c'est l'ensemble des outils de communication de la SEC (site web, dépliant de présentation) qui est à (re)penser. Cela implique – le CA en est tout à fait conscient – des moyens, humains et financiers, accrus ; donc une augmentation du nombre des adhérents et une participation active de tous.

Ces constats n'auraient pas de sens sans une réflexion sur la « ligne » de la SEC et sur les raisons qui peuvent pousser à adhérer à la SEC et à y travailler. La réflexion est entamée ; le CA va tenir des réunions plus rapprochées de manière à la poursuivre ; il a besoin de vos réactions et suggestions.

La SEC a des atouts, entre autres la dispersion de ses adhérents dans toute la France, toute l'Europe (je salue nos amis d'Europe centrale et des Balkans), et sur les autres continents (je salue nos amis du Maghreb, ceux du Japon, ceux du Canada et des États-Unis). Nous voudrions qu'elle soit vraiment un moteur des études camusiennes, quelle qu'en soit la forme, et un lieu de rencontres entre camusiens, universitaires ou non (pourquoi pas une sorte de « convention » annuelle, en lien avec l'Assemblée générale ? à suivre...)

Que 2008 soit donc aussi une année camusienne ; parlez de Camus autour de vous ; parlez de la SEC; écrivez-nous.

À tous, mon amical salut.

Agnès SPIQUEL

agnes@spiquel.net
mtblondeau@noos.fr

[L'écrivain Charles Juliet nous a fait l'amitié de participer à la table ronde de notre manifestation du 7 décembre pour le cinquantenaire du prix Nobel de Camus (voir pages suivantes) ; les fortes paroles qu'il y a prononcées nous ont semblé la meilleure ouverture possible pour ce numéro.]

Une œuvre où se ressourcer

Charles JULIET

Être vrai, dire le vrai. Dire le vrai ou bien mentir. C'est à ces notions que renvoie la conférence prononcée en Suède le 14 décembre 1957. Camus y effectue un survol de toutes les manières que l'art a de s'écarter du vrai ou de carrément mentir. L'art comme divertissement : préciosités et abstractions, œuvres formelles coupées de la réalité vivante. Mais le pire : l'art de propagande, qui obéit aux ukases des puissances d'état, qui ment sciemment, et qui sous couleur de réalisme, ne donne à voir qu'une réalité falsifiée.

Soit donc une littérature de consentement qui vise à ne rien troubler, à entretenir le sommeil général. Soit au contraire une littérature de révolte, celle qui aborde les questions du moment, dénonce les injustices, les tyrannies, plaide pour une société plus juste et plus humaine.

Dans un avant-propos à *L'Étranger*, Camus a noté : « mentir, ce n'est pas seulement dire ce qui n'est pas. C'est aussi, et surtout, dire plus que ce qui est, et en ce qui concerne le cœur humain, dire plus qu'on ne sent. » Il n'est pas douteux que Camus évoque là une exigence qui a gouverné son écriture : ne pas aller au-delà de ce qu'il éprouvait, ne pas dire plus que ce qu'il ressentait. Exigence de vérité et d'authenticité qui s'est manifestée en lui dès qu'il a commencé à écrire.

Souvent, le vrai dérange, blesse, indispose. Nous préférons l'éviter ou le travestir. Pour l'affronter et le mettre à jour, il faut se montrer résolu. Au seuil de son œuvre, comment le jeune Camus allait-il s'y prendre ? Alors qu'il rédigeait *L'Envers et l'Endroit*, pouvait-il parler de cette mère infirme, murée dans son mutisme ? Pouvait-il dire cette famille, son extrême pauvreté, une enfance sans tendresse ? Cette réalité qui n'avait rien de valorisant, fallait-il la voiler, l'escamoter, en occulter certains aspects ? Le jeune écrivain ne s'est pas dérobé. Il a eu le cran de dire au plus juste ce qui était, et ces brefs récits sont considérés maintenant comme le socle de son œuvre.

Pour ne pas trahir la vérité et vouloir l'imposer, il faut beaucoup de courage. Très tôt, Camus a eu ce courage. Alors qu'il n'était qu'un jeune journaliste inconnu, il a fait paraître en 1939 cette enquête « *Misère de la Kabylie* » qui lui a valu de sérieux ennuis. Plus tard, dans *L'Homme révolté*, bravant l'opprobre de ceux qui auraient dû se ranger à ses côtés, il a dénoncé « les camps d'esclaves sous la bannière de la liberté, les massacres justifiés par l'amour de l'homme ou le goût de la surhumanité ». Et dans ses nombreuses chroniques, il n'a cessé de se battre pour la justice, poussé par le « désir de voir diminuer la somme de malheur et d'amertume qui emprisonne les hommes ». Mais nous savons tous quel inlassable combat il a mené et il n'est pas nécessaire d'en parler plus longuement.

Depuis qu'a été donnée cette conférence du 14 décembre 1957, un demi-siècle s'est écoulé. Au cours de ces années, bien des choses ont changé. Les problématiques, les sensibilités ont évolué et les arts sont passés par maintes métamorphoses. Spectacles qui laissent une impression de souillure. En peinture, nombre de productions placées sous le signe de la provocation de l'insignifiance, de la laideur, de l'obscène, de l'immonde, du morbide, du monstrueux. Règne du multiple, du factice, du superficiel. L'art souvent réduit à un rôle de gadget. Ainsi une autre forme de nihilisme s'est répandue, proposant une image dégradée et dégradante de l'homme. En outre notre société est en crise. Mondialisation, chômage, injustices grandissantes... De plus en plus d'hommes et de femmes vivent dans l'angoisse, des milliers et des milliers de jeunes sont désemparés, et l'on voit mal ce qu'une grande part de l'art actuel peut leur apporter. Un artiste

qui rejoint ce que notre société a de plus déliquescents est comparable à un médecin qui, au lieu de soigner un malade, s'emploierait à aggraver sa maladie.

Face à cet art qui relève, me semble-t-il, d'un contresens, il est bon de revenir à Camus. Car ce qu'il dit dans cette conférence prononcée en Suède est toujours aussi actuel. Seules changent les apparences. Fondamentalement, ce sont toujours les mêmes problèmes qui se posent : quelle est la fonction de l'artiste ? Que peut-il, que doit-il apporter à autrui ? S'il donne dans le divertissement, s'il se satisfait de ses simagrées, s'il se complaît dans ses petits délires, alors il risque fort de ne rien dire à ceux qui sont dans le besoin d'être consolidés. A l'inverse, « chaque grande œuvre, pensait Camus, rend plus admirable et plus riche la face humaine ». Autrement dit, toute grande œuvre aide à vivre, à ne pas désespérer de l'homme.

Je dois beaucoup à Camus. Il m'a aidé à me dégager de la confusion, m'a aidé à marcher à la rencontre de moi-même, a affermi en moi les valeurs auxquelles j'ai cherché à être fidèle. À son contact, j'ai appris ce que sont la clarté et la simplicité d'une écriture, et maintes de ses phrases se sont gravées en moi à la première lecture :

- le langage de tous pour le bien de tous
- ce qui compte, c'est d'être humain et simple. Non, ce qui compte, c'est d'être vrai.
- chaque être rencontré, chaque odeur de cette rue, tout m'est prétexte pour aimer sans mesure.
- ..., cette grande force de joie et de vie sans laquelle l'artiste n'est rien
- ..., la force de vie qui, en moi, transfigurerait tout

Ces mots de Camus me donnent de l'énergie, exaltent le meilleur de moi-même, renforcent, quand elle est chancelante, mon adhésion à la vie.

Il y a vingt-trois siècles, Tchouang-tseu, un philosophe taoïste, faisait cette remarque : « Les paroles suprêmes ne se font pas entendre, car les paroles vulgaires l'emportent ». Ce constat peut s'appliquer à notre époque alors que si souvent des torrents de mots nous submergent. Quand de telles paroles inutiles et vulgaires m'envahissent, et inévitablement, m'engrissent, j'ouvre un exemplaire de *Noces* ou de *L'Été*. J'en relis quelques pages, et aussitôt, une eau pure glisse en moi. Elle me lave, me rétablit, rassasie ma soif.

MANIFESTATIONS CAMUSIENNES

LA MANIFESTATION DE LA SEC POUR LA COMMÉMORATION DU PRIX NOBEL

Hôtel de Ville de Paris, 7 décembre 2007

Sur le grand écran de l'auditorium, Camus, le visage souriant ; dans la salle, cent trente personnes, venues malgré la pluie, parfois de loin (nous l'apprendrons ensuite).

Le Maire de Paris, Bertrand Delanoë, n'a pu venir malgré son désir, clairement exprimé ; il est représenté par Lyne Cohen-Solal, Maire adjoint. Dans son allocution d'ouverture, celle-ci dit sa passion pour Camus, son admiration et son affection pour Jacqueline Lévi-Valensi, le soutien résolu du Maire de Paris et, avec beaucoup de chaleur, elle souhaite pleine réussite à notre manifestation.

Agnès Spiquel prend ensuite la parole ; voici le début de son allocution :

« Les mots que vous venez de prononcer, Madame le Maire adjoint, chère Lyne Cohen-Solal, montrent non seulement que vous aimez Camus – et nous savons combien vos convictions et votre action à vous sont en résonance avec cet amour – mais aussi combien la Mairie de Paris s'est impliquée dans ce cinquantenaire du prix Nobel. Merci à vous, et à Bertrand Delanoë, d'avoir soutenu la manifestation de la Société des Études camusiennes et de nous avoir ouvert les portes de l'Hôtel de Ville : cela a un sens très profond de rendre hommage à Camus dans ce haut lieu qui a, si souvent dans notre histoire, été synonyme de liberté.

Je voudrais mettre cette manifestation sous le signe de Jacqueline Lévi-Valensi, cette grande dame trop tôt disparue, qui a fondé la Société des Études camusiennes, et qui disait, parlant de l'œuvre de Camus : « elle nous est donnée comme une source féconde où puiser le courage lucide et la joie précaire et profonde d'être au monde. »

Je voudrais saluer fraternellement Catherine Camus, qui n'a pu être parmi nous, mais qui a tenu à se faire représenter par sa plus proche collaboratrice.

Je salue aussi tous les passionnés de Camus qui, en de nombreux endroits, en France et à l'étranger, tiennent en ce moment à commémorer ce cinquantenaire ; la manifestation de cette après-midi est toute bruisante de leurs paroles ferventes.

Merci à tous ceux qui ont permis cette manifestation et, en tout premier lieu, mes amis de la Société des Études camusiennes : nous avons travaillé ensemble d'arrache-pied ; et d'ores et déjà, nous sommes heureux, car vous êtes là, nombreux. Merci aux services de la mairie, qui nous ont accompagnés dans la préparation de cette après-midi.

Merci aux orateurs qui ont accepté de donner de leur temps, de leur savoir et de leur talent pour venir parler de Camus.

Merci à vous tous d'être venus. »

Nous entendons ensuite deux conférences, « Albert Camus, multiple présence », où Jean Daniel entremêle avec émotion des souvenirs et l'affirmation de l'impact actuel de Camus ; « L'Artiste par temps difficiles », où Maurice Weyembergh fait ressortir combien Camus a pris au sérieux le « métier » d'artiste, et souvent réfléchi à sa définition et à ses exigences.

Puis, dans un auditorium où la photo de Camus ressort intensément dans la pénombre, nous écoutons le Discours de Stockholm qui prend un relief saisissant d'être dit avec tant de fermeté par cette voix soudain si proche.

À la pause, la table librairie est dévalisée par un public ravi de pouvoir se faire dédicacer la

plupart des volumes.

Vient ensuite la table ronde : Olivier Todd brosse les circonstances du prix Nobel ; Fernande Bartfeld insiste sur la différence entre le discours de Stockholm et la conférence d'Upsal ; Jeanyves Guérin analyse le portrait de l'artiste que Camus trace à Stockholm ; Denis Salas montre combien l'exigence éthique s'y affirme fortement ; Charles Juliet y souligne l'impératif de vérité. L'échange s'instaure ensuite entre ces cinq personnalités si différentes, bientôt relayé par les questions du public, intéressé, véhément, chaleureux.

Puis tout le monde passe dans le « foyer » attendant, où la Mairie de Paris nous a préparé un « pot » qui permet la poursuite des conversations, les retrouvailles, les prises de contact, les lancements de projets...

[nous réfléchissons à la meilleure formule pour la publication des textes de cette journée]

* * *

DEUX COLLOQUES CO-ORGANISÉS PAR LA SEC

Barcelone, 7-9 novembre - « Discours de liberté. Albert Camus, "L'artiste et son temps" (Les échos espagnols) »

Impressions barcelonaises

La ville de Barcelone fut, de l'avis général, un magnifique écrin pour ce premier grand colloque espagnol, organisé de main de maître par Hélène Rufat. Sous la lumière méditerranéenne, dans un climat chaleureux et familial (la présence du tout petit Max, fils d'Hélène, n'y fut pas étrangère), ces journées à l'université Pompeu Fabra ont réuni un ensemble de chercheurs d'origines très diverses.

Apparemment multiple, l'argument de ce colloque qui concernait à la fois la liberté, le Nobel mais aussi l'Espagne, a révélé sa pertinence et trouvé son unité dans le fait que ce pays, dont la famille maternelle de Camus était issue (F. Salord), est aussi cette « Espagne libre » défendue inlassablement par un Camus solidaire, dans un discours de liberté qui transcende les frontières de ce pays, partout où les libertés sont bafouées. En effet, l'Espagne est une image fondatrice du concept de liberté chez Camus ; elle nourrit sa révolte contre la tyrannie dans toutes ses formes et sa lutte infatigable contre l'injustice et l'aliénation (M. I. Blanco) ou les dangers de l'hospitalité (C. Figuerola). Cette solidarité avec l'humanité souffrante s'étend au monde entier : c'est le sens, par exemple, de la communication de B.Sändig qui signale qu'au moment du soulèvement des travailleurs de Berlin-Est en 1953, Camus est l'un des très rares intellectuels français à avoir accueilli de manière positive cet événement.

La conférence inaugurale de Jeanyves Guérin, s'appuyant sur un recensement exhaustif des textes camusiens, principalement dans *Alger républicain*, *Combat* et *L'Express*, a mis en lumière la fidélité indéfectible de l'écrivain à l'égard de ce pays, en particulier à l'égard de la guerre d'Espagne et des républicains espagnols.

Plusieurs communications de chercheurs espagnols ont ensuite évoqué, de manière à la fois très personnelle et bien documentée (F. Fernandez Buey), la réception des textes camusiens dans cette terre censurée par le franquisme. Il a fallu un détour par les traductions faites en Argentine pour faciliter l'introduction de l'œuvre de Camus dans ce pays (J.M. Fernandez Cardo). A. Piquer a analysé les grandes revues littéraires qui témoignent d'un certain nombre de malentendus dans la réception espagnole comme, par exemple, la récupération surprenante de l'œuvre camusienne par les catholiques, et sa confusion avec l'existentialisme.

Le discours libérateur a trouvé écho en un poète, Federico Garcia Lorca que Camus publia en France (G. Basset) et résonne encore en Espagne à travers un auteur contemporain comme F. Sabater (M. Badiola). Certaines communications se fondaient sur une expérience intime ; ainsi D.Alvarez qui a évoqué la figure de son grand-père Juanel, traducteur de Camus, et idéologue du mouvement libertaire espagnol.

Le genre théâtral ne fut pas en reste : la première pièce de Camus, *Révolte dans les Asturies*, située en Espagne, a été relue par H. Sanson comme une parole collective de liberté, ainsi qu'une expérience de mise en scène théâtrale originale ; R. De Diego a souligné combien le théâtre espagnol, *La Dévotion à la croix* de Calderon et *Le chevalier d'Olmedo* de Lope de Vega, furent une grande source d'inspiration pour Camus. Alek Toumi s'inscrivit dans cette perspective, en montrant comment on peut encore aujourd'hui faire entendre et vivre le texte camusien.

Des communications sur de grandes figures espagnoles, Don Juan associé à la figure de Faust (M.T. Blondeau), Don Quichotte (J. Sarocchi), le Cid (V. Lupo) ont permis de mieux cerner l'imaginaire mythique de Camus. La présence des Espagnols en Algérie a été considérée par C. Chaulet-Achour qui a fait un rapprochement entre les exilés espagnols en Algérie dans les années 36 à 39 et l'Espagne républicaine vaincue tandis qu'A. Bekkhat évoquait des souvenirs personnels de cette cohabitation, et des liens que la pauvreté instaurait entre Arabes et Français d'origine espagnole.

Enfin plusieurs chercheurs ont réfléchi au discours de liberté au cœur de la création littéraire. Z. Abdelkrim et A. Abbou ont mis en évidence comment l'écrivain et l'homme, au plan personnel comme au plan artistique, ont réussi à échapper au crime et à tous les pièges de la révolte, en faisant leur un seul mot d'ordre : créer, pour donner ses chances à la vie, dans une visée cathartique.

À travers le personnage romanesque de Lucie Cormey du *Premier Homme*, A.Prouteau a montré que l'œuvre littéraire est une sorte de réparation, qui ne couvre pas le silence des humiliés mais le relaie, dans une forme artistique qui corrige le réel. Une relecture de *L'Exil et le royaume* a permis à P. Masson de mettre en valeur l'apprentissage d'un discours solidaire : cette parole de liberté s'énonce comme le moyen de libérer l'autre.

Quelques dessins de Louis Bénisti, apportés par son fils Jean-Pierre, ont agrémenté sous une autre forme la réflexion de ce colloque dont la parution des Actes permettra d'en saisir encore mieux la richesse, la diversité et la pertinence.

Anne PROUTEAU

Tunis, 6-8 décembre, « Albert Camus, l'écriture des limites et des frontières »

Extraits de l'intervention liminaire d'André Abbou

« Agnès Siquel, retenue à Paris, m'a demandé de saluer, au nom de la SEC, la tenue de ce colloque. Je le ferai donc avec le point de vue qui convient.

Ce colloque est important pour plusieurs raisons.

La première est qu'il se tient en terre africaine. C'est, après celui qui s'est déroulé à Tipasa (Algérie), la seconde initiative de ce genre. Elle marque un tournant : réinsérer l'œuvre de Camus dans le contexte qui l'a vu naître et se développer, avec un regard de méditerranéen posé sur un monde particulier : « un monde de pauvreté et de lumière ».

En Tunisie, c'est là qu'Armand Guibert a fait vivre de 1937 à 1940, une revue qu'il a appelée, non sans humour, *Les Cahiers de Barbarie*, revue qui voulait contribuer à une *nouvelle culture méditerranéenne*, dégagée de toute allégeance aux cultures dominantes de l'époque, du passé, ou néo-conquérantes. Une culture de « barbares », selon le qualificatif maintes fois usité par Camus, en souvenir de ce mot qui distinguait ceux qui ne parlaient pas l'idiome commun de l'Antiquité, le grec. N'est-ce pas d'ailleurs en barbare qu'il refusa les allégeances obséquieuses à un marxisme-léninisme, sans droit d'inventaire sur l'application qu'en faisaient les hommes qui s'en réclamaient ? N'est-ce pas d'ailleurs en barbare qu'il refusa les pièges du néo-modernisme qui sacrifiaient les valeurs têtues des hommes simples aux sirènes

idéologiques et à leurs logiques meurtrières ?

C'est, en tout cas, de Tunisie, qu'il lança les cris de révolte et d'espérance, aux premiers ravages de civilisation que la seconde guerre mondiale laissait entrevoir. À deux reprises, il publia, dans un journal imprimé à Tunis, *La Tunisie française*, des articles contre la prétention mauricienne de ressusciter Barrès et ses héritiers, de se divertir avec les artificialités byzantines de la pensée et du style de Giraudoux, en un temps, où la barbarie nazie, la vraie, celle qui nie, détruit et asservit, déferlait sur le monde. La troisième fois, ce fut pour rappeler, au cœur de l'hiver de la conscience, la fragile espérance des fleurs d'amandiers de la vallée des Consuls à Alger.

La deuxième raison, à mes yeux, de saluer les organisateurs de ce colloque, dont Mustapha Trabelsi est la cheville ouvrière, est qu'une pléiade de chercheurs venus d'Afrique et d'ailleurs, se prépare à prendre la relève des deux générations antérieures qui ont pris en charge l'analyse de l'œuvre à la mort de l'écrivain. Cette pléiade de chercheurs, représentative des forces vives qui ont besoin de vraie culture pour vivre et espérer, interrogera, avec les curiosités qui sont les siennes, une œuvre artistique dont les contours sont à peine esquissés, parce qu'on s'est intéressé, trop à mon avis, à ses à-côtés anecdotiques, et pas suffisamment à sa singularité. Une fois que le bruit et la fureur retombent, il reste à analyser, avec les bons instruments, l'œuvre, pour la décrire et en libérer un sens, multiple dans ses façons de signifier, mais jamais contradictoire, contrairement à la pente des « lectures symptomales » qui substituent à la « substance » des visions nées de prismes dont la justification et la pertinence sont rarement vérifiées.

C'est donc la troisième raison de saluer ce colloque qui installe au cœur de ses travaux l'analyse des questions formelles de l'œuvre littéraire, bien déshéritée depuis vingt ans, depuis que les exigences théoriques et méthodologiques de toute entreprise qui se réclame d'une science, ont été reléguées au magasin de l'histoire.

Dernier point important à souligner, nous ne retrouvons pas ici par culte du passé ou nostalgie des systèmes de pensée anciens. Mais pour affirmer, au cœur d'une époque qui place, au premier rang, les « valeurs » de consommation et de conformisme, la nécessité de comprendre le monde qui nous environne, pour choisir une forme de vie et des engagements utiles à l'homme. C'est en tout cas l'un des témoignages que l'œuvre de Camus transmet à ses lecteurs. »

Compte rendu par Guy Basset

Organisé principalement par Mustapha Trabelsi, le colloque de Tunis qui s'est déroulé du 6 au 8 décembre 2007 a offert un panel de compétences, de concours, de rencontres conviviales et de paysages variés ! Il y eut d'abord trois lieux universitaires différents pour le colloque, manifestant ainsi la vitalité et l'engagement de la recherche universitaire tunisienne : l'École Normale Supérieure qui nous accueillit le premier jour, non loin de la Medina ; l'Institut supérieur des études appliquées en humanités de Zaghouan, situé en pleine nature à une cinquantaine de kilomètres de Tunis, exemple réussi de décentralisation, qui nous permit le second jour de joindre, aux découvertes intellectuelles, des paysages et le souvenir des ruines romaines de l'aqueduc alimentant Tunis ; l'Institut supérieur des sciences humaines de Tunis qui le troisième jour nous accueillit prestigieusement dans une salle dédiée au philosophe français Paul Ricœur et dans la salle du Conseil pour la table-ronde finale. À cette liste déjà longue, il faudrait encore ajouter les universités de Tunis, Sousse et Gabès représentées par les communications de leurs jeunes chercheurs. Et la compléter aussi par d'autres lieux qui resteront dans les mémoires : la situation de l'hôtel, au cœur de Tunis, recevant les participants, la soirée dans la Medina qui réunit les participants du colloque comme ceux venus saluer le même jour la mémoire de René Char, le palais au bord de la mer à Carthage qui accueillit ce colloque René Char ou la soirée musicale de lecture de poèmes dans le cadre prestigieux du Palais du Baron d'Erlanger à Bou Saïda. Le soutien discret et constant de l'Institut français de coopération, comme l'implication personnelle des différents responsables des lieux qui nous accueillaient, fut précieux et apprécié.

Si le colloque entendait privilégier les champs de la poétique et de la stylistique, il fut d'abord un lieu ouvert et la trentaine de communications qui ont été présentées par des orateurs de provenances intellectuelles ou géographiques très différentes a bien fait ressortir que fond et forme ne pouvaient être dissociés. Morale et esthétique étaient ainsi au service des différentes expressions de Camus dans les différentes modalités de son

écriture – même si l'écriture théâtrale a constitué la partie pauvre du colloque. Mais c'était aussi l'occasion d'attirer l'attention sur d'autres facettes de l'œuvre et sur la tension d'une écriture au contact du réel. Cependant les approches très complémentaires – plusieurs des intervenants notamment parmi les jeunes s'excusaient presque de ne pas être « camusiens » – construisaient un puzzle dont la notion de mesure pouvait constituer comme le leitmotiv, dans son affirmation répétée comme dans la recherche de ses origines grecques, philosophiques, méditerranéennes... Les références aux travaux fondateurs d'une certaine critique (Barthes, Genette...) étaient là pour assurer que la recherche n'était pas sans fondements théoriques et pouvait susciter de nouvelles recherches. Le beau titre retenu pour le colloque ouvrait donc des perspectives plus larges que de simples études stylistiques, faisant ressortir l'unité de l'œuvre et la tension indispensable entre ses différentes faces. La table-ronde finale a bien souligné, à travers les personnalités différentes qui se sont exprimées, combien les approches de l'œuvre d'Albert Camus étaient diverses et combien il était nécessaire qu'elles le soient. Sans exclusive. De tout cela témoignera la parution prévue des actes (en collaboration, comme le colloque lui-même, avec la Société des Études camusiennes), qui sera ainsi la première manifestation tangible de l'organisation des « camusiens » en Tunisie. Merci encore à notre ami Mustapha Trabelsi et à tous ceux qu'il a su mobiliser, Kamel Haouet entre autres – de nous avoir permis de vivre ces moments intenses.

Le colloque a été salué à deux reprises dans la presse quotidienne tunisienne : le premier qui reproduisait le programme et rendait hommage à Jean Sarocchi qui enseigna à Tunis de 1977 à 1981 (http://www.lapresse.tn/pdf/selection_pdf/2007-12-06_pr.pdf – p.9-10) ; le second, à l'issue du colloque, dans lequel j'ai essayé d'en dégager les enjeux, notamment pour la recherche tunisienne (<http://www.lapresse.tn/index.php?opt=15&categ=4&news=62380>).

* * *

DES MANIFESTATIONS ORGANISÉES PAR DES MEMBRES DE LA SEC

Orléans, 17 novembre - « Camus, un esprit libre ? »

À la médiathèque d'Orléans, avec Guy Basset

Dans le grand hall, deux vitrines : dans l'une, des articles et des photos extraits de revues de décembre 1957 ; dans l'autre, des ouvrages de Camus, dans des éditions originales. Une exposition petite mais bien conçue, témoignage d'une réelle implication de l'équipe de la bibliothèque.

À 16 heures, l'auditorium Marcel Reggui est presque plein : environ 150 personnes. Guy Basset anime la table ronde, éclaire les enjeux, situe les textes, relie les intervenants : Sylvain Boulouque, chercheur en histoire, qui trace une généalogie politique de Camus, « libertaire et anti-totalitaire » et met en évidence son appartenance à un réseau de solidarité internationale avec les hommes libres, dans la perspective fondamentale de l'émancipation humaine ; Jeanyves Guérin, professeur de littérature, qui parle de l'idée de démocratie chez Camus, fondée sur la justice et la liberté, indissociables et se limitant l'une l'autre, impliquant la modestie et proscrivant le mensonge ; Éric Cénat, comédien, qui lit – en les servant admirablement – des textes de Camus : un texte sur l'Espagne, un extrait des *Justes*, de larges extraits de *Crise de l'homme*, un passage de « Retour à Tipasa ».

Le dialogue avec le public est nourri, chaleureux, intéressant ; il permet aux intervenants de mettre en valeur la fermeté de la pensée et de la parole camusiennes.

En sortant, les gens ont l'air heureux.

Agnès SPIQUEL

Montpellier, du 14 au 25 novembre

Au théâtre Tabard : « Hommage à Albert Camus »

Le théâtre Pierre Tabard (ex-Lakanal) à Montpellier est un théâtre de poche (95 places) qui fonctionne, cette année en particulier, sans subvention aucune, donc en totale liberté, au rythme des coups de cœur et des coups de tête de son directeur, Marc Chouat.

Camus a régulièrement été à l'honneur dans ce théâtre car Pierre Tabard venait y présenter sa « mise en espace » de *La Chute* qu'un public fidèle revenait entendre d'année en année, avec toujours la même ferveur. Donc, tout naturellement, dans ce théâtre dix jours d'hommage ont été rendus à Camus, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son prix Nobel de littérature : conférences et pièces de théâtre. Et ce, grâce à un bénévolat très actif.

- Conférences : « Camus et le prix Nobel de littérature » [M.L. Audin] ; « Camus conférencier » [F. Bartfeld] ; « Camus et le désert » [M.L. Audin] ; « L'Europe de Camus » [J.L. Meunier] ; « Sur la mise en scène de *L'Étranger* » [G. Basset] ; « Camus et la peine de mort » [A. Spiquel]. Ces conférences se sont déroulées devant un public qu'on aurait souhaité plus nombreux mais dont l'attention et la participation active au débat n'ont cessé de créer une atmosphère de convivialité. Je remercie personnellement et très vivement Fernande Bartfeld qui, bien qu'hospitalisée, n'a pas renoncé à écrire et envoyer une très originale conférence. Mes remerciements les plus chaleureux vont aussi à Agnès Spiquel, Guy Basset et Jean-Louis Meunier, pour être venus à Montpellier, bénévolement et sur le seul plan de la plus sincère amitié, apporter leur contribution particulièrement enrichissante pour cet hommage à Camus.

- Théâtre : malheureusement les problèmes financiers du Théâtre Pierre Tabard ont provoqué, au tout dernier moment, l'annulation de *L'Été invincible* et du *Malentendu*. Par contre grâce à Philippe et Pierre, les deux techniciens du théâtre et à leur art de jongler avec tous les imprévus et aléas du quotidien, *La Chute* a pu être projetée sur grand écran : moment d'émotion profonde pour tout le public que de réentendre la voix de Pierre Tabard, tout entière au service de Camus. Merci à Catherine Sellers d'avoir accepté de prêter ce précieux document. Enfin réussite complète pour *L'Étranger*, dans une mise en scène très sobre, subtile et respectueuse du texte camusien de Avner Perez ; ensemble soutenu avec passion par les acteurs Pierre-Jean Peters et Bertille Fraisse. Les séances prévues ont dû être doublées, prouvant à nouveau, s'il en était besoin, la vitalité de l'œuvre de Camus et son pouvoir d'attraction sur les publics et les lecteurs les plus divers.

Marie-Louise AUDIN

[Et coup de chapeau à Marie-Louise, sans la ténacité, le courage et le talent de laquelle ce beau cycle Camus n'aurait pu avoir lieu ! AS]

Nantes, le 6 décembre : « Relire Albert Camus »

Conférence par Denis Salas, organisée par Augustin Barbara et « Le lieu unique », en partenariat avec l'Université permanente et la Librairie *Vent d'ouest* :

« Pourquoi relire Albert Camus ?

Parce que c'est le penseur des tensions inconciliables luttant contre les systèmes qui mutilent l'homme. Parce que sa voix unique continue de nous parler par le halo singulier de son écriture. Derrière le combat inlassable de "l'avocat de la créature vivante", contre les royautés illusoire des idéologies triomphantes de son époque, Camus prône une pensée modeste et adresse une fervente critique aux justices de son temps (coloniale, prolétarienne, totalitaire). Dans les années 50, Camus combat les terreurs concurrentes, celle du FLN à l'encotnre des populations civiles, celles de l'armée française qui pratique la torture en Algérie. Il refuse "les noces sanglantes de la répression et du terrorisme".

L'étude de la question du terrorisme telle qu'elle est traitée dans *Les Justes* par un Camus lecteur de Dostoïevski est celle d'une oscillation permanente entre le thème de l'innocence pure et celui de l'innocence pervertie. Il y aborde les seuils de légitimité. Opposant les "meurtriers délicats" au terrorisme radical, il s'obstine à vouloir que chacun reconnaisse "les raisons de l'adversaire". Le propos est plus large dans *L'Étranger*, où l'on trouve simultanément un ordre menacé par la dissidence de Meursault et l'expression d'une révolte contre la totalité des valeurs sociales. L'apport de Camus à l'analyse du terrorisme est plus que jamais indispensable, ses prises de position d'une brûlante actualité. »

Prishtina (Kosovo), 19-20 octobre

Coincidence heureuse du cinquantième anniversaire du prix Nobel et de la sortie du premier ouvrage kosovar sur Camus, le livre issu de la thèse d'Avdi VISOKA, *Camus, narration et idées*, thèse commencée sous la direction de Jacqueline Lévi-Valensi. Avdi Visoka, qui dirige désormais le département de français de l'Université de Prishtina (une centaine d'étudiants), est un fin connaisseur de la pensée de Camus. Désolé par la vision partielle que beaucoup au Kosovo ont encore de Camus comme proche du communisme, il agit en ce moment pour que *L'Homme révolté* soit traduit en albanais (le reste de l'œuvre a été traduit sous Tito et on pouvait y accéder assez librement).

Sur Camus, il avait organisé une conférence à la Bibliothèque Nationale du Kosovo, un débat télévisé sur le prix Nobel, une interview avec le rédacteur en chef d'un des principaux journaux, des rencontres avec les enseignants et les étudiants de l'université, la projection du film de Jean Daniel – le tout avec le soutien actif de l'attaché du Bureau de liaison de la France et des volontaires de l'Espace culturel français à Prishtina. Deux jours très denses, donc – et passionnants !

Les différents publics auxquels je me suis adressée connaissent et aiment Camus ; *L'Étranger* est au programme des lycées et des études de français à l'université ; et beaucoup des intellectuels kosovars ont fait leurs études en France.

C'était une expérience très forte d'être accueillie et de parler de Camus dans un pays qui aspire à l'indépendance et dont la majeure partie des habitants se sentent étrangers dans une Serbie dont ils dépendent encore – et de rencontrer aussi des enseignants et des étudiants de la minorité serbe du Kosovo (10 % de la population) qui vit séparée de la communauté albanaise. J'ai dit le rêve de Camus que les deux communautés présentes sur la terre d'Algérie puissent y vivre ensemble...

Agnès SPIQUEL

* * *

PAR LES « RENCONTRES MÉDITERRANÉENNES »

Lourmarin, 5-6 octobre, « Albert Camus. Dissidences et liberté »

Décidément les *Rencontres méditerranéennes* portent bien leur nom. Car Lourmarin, où elles se déroulent habituellement est le cadre chaque année d'une ambiance que la secrète alchimie d'Andrée Fosty, assistée de Jean-Louis Meunier, Franck Planeille et Manfred Stassen, contribue fortement à créer. Fût-ce même si le thème retenu, comme celui de cette année, est précisément celui de la ou des dissidence(s) ! Les champs des grillons et les arômes de la nature incitent à placer les conversations et les communications au sein d'une écoute de la nature, au sens large. Loin des stériles polémiques et des rugosités d'analyses universitaires, les *Rencontres* donnent à voir et un homme et son œuvre dans sa chair. Et cela ne se fait pas sans une certaine émotion : elle était particulièrement au rendez-vous cette année où certains ont pu témoigner que la lecture, la diffusion de l'œuvre, et l'actualité de Camus s'était faite – et se faisait encore – au péril de leur vie. Si l'on connaissait déjà les engagements de Camus en faveur des Hongrois et des écrivains

hongrois, si l'on savait son attachement à Pasternak, d'autres noms ont été évoqués au cours de ces journées. Mais ce fut aussi un panorama choisi de la diffusion de l'œuvre de Camus dans les pays de l'Est qui fut dressé. D'abord dans les anciennes « républiques soviétiques » : en ancienne URSS par E. Kouchkine, en Lettonie occupée par I. Cielens et par Gundga Repse à travers la vie d'un groupe culturel à Riga. Ensuite dans les anciens pays de l'Est : en ancienne Allemagne de l'Est par B. Sändig, et surtout, par l'originalité et l'humour qui pointaient de leurs communications, à travers la situation en Hongrie, brossée par Andor Horváh et celle en Roumanie qu'a tracée avec une grande finesse Livius Ciocârliie. Ces deux dernières communications, sur des sujets traités pour la première fois en France, nous plongeait à la fois dans l'histoire et dans l'actualité. Il est des pays, parmi ceux précédemment nommés comme d'autres, dans lesquels affirmer son intérêt pour l'œuvre de Camus n'est pas sans risques. Et l'histoire des traductions de ses œuvres et de son étude va aussi de pair avec les évolutions politiques faites parfois d'ouvertures et de fermetures successives. Cela a pris aussi du temps et a continué à se faire après la disparition de Camus. L'émotion était aussi au rendez-vous quand l'un ou l'autre a pu remercier en public ou en privé des personnes ou des groupes institutionnalisés ou non qui faisaient venir ou mettaient à disposition des livres de Camus au-delà du « rideau de fer. » Il était bon que de tels faits soient rappelés par des témoins à ceux qui considèrent trop rapidement que la démocratie va de soi. En introduction, Jeannine Verdès-Leroux a rappelé le contexte historique de l'après-guerre dans lequel Camus avait évolué et les pesanteurs qui étaient inhérentes à la situation. J'ai pour ma part tenté de montrer que, sur un exemple concret, celui des relations entre Albert Camus et Arthur Koestler (précisément originaire d'un de ces pays), des solidarités pouvaient se mettre en route et qu'elles se cristallisaient philosophiquement autour du refus de la peine de mort. Le débat général final a montré combien la lecture de Camus ne pouvait pas s'inscrire dans une simple logique littéraire et que œuvres de fiction, comme œuvres théâtrales se lisaient aussi sur le fond des « coups de cœur » et des « coups de gueule » politiques que Camus n'avait jamais cessé de prononcer. S'inscrivant dans la durée, les *Rencontres* sont ainsi chaque année un moment privilégié pour la compréhension et l'actualité de l'œuvre de Camus et les actes publiés régulièrement – ceux de l'an dernier sur « Camus et l'Espagne » étaient disponibles à Lourmarin – constituent désormais un des éléments majeurs de toute bibliothèque camusienne.

Guy BASSET

Cadenet, le 27 octobre : « Albert Camus – René Char : La postérité de l'amitié entre Luberon et Ventoux »

Dans le cadre des manifestations organisées par les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus 2007, la ville de Cadenet s'est associée à ces Rencontres. Une exposition a été présentée à l'espace culturel La Laiterie, du 13 au 29 octobre 2007 : dans ce lieu clair et spacieux, assez intime cependant pour bien cerner cette amitié entre deux écrivains liés par l'écriture et par le pays magnétique de l'œuvre, livres, autographes, revues, photographies, dessins, gravures, ont été réunis par Andrée Fosty. Une importante partie de l'exposition fut consacrée à *La Postérité du soleil*, livre qui unit une jeune photographe, Henriette Grindat, à ses deux amis, livre hors de tout régionalisme mais empreint du « plaisir que Camus prenait de plus en plus à parcourir ce pays, et de mon désir, quand je vis les premières photographies d'Henriette Grindat, d'obtenir des images des portraits, des paysages du Vaucluse qui différaient des photographies cartes-postales ou des documents de pure recherche que leur maniérisme involontaire exile aussitôt » – ainsi l'écrivit Char dans « Naissance et jour levant d'une amitié ». Plus de mille visiteurs ont regardé avec patience et intérêt les documents exposés.

Toujours à La Laiterie, une journée de conférences, de débats, de projections et de lectures autour de cette postérité de l'amitié s'est tenue le 27 octobre. Jean-Claude Xuereb, poète et ami de René Char, a analysé avec précision et rigueur la « Ferveur et rébellion » qui conduit l'œuvre de Char, en faisant part de son expérience de poète et de critique marquée par la figure tutélaire de Char. Franck Planeille, éditeur de la *Correspondance Camus-Char* et lui aussi ami de Char, a proposé une lecture solide et personnelle de *La Postérité du soleil* : la postérité, c'est ce qui dure et donne à l'œuvre son intemporalité poétique. Serge Valetti, dramaturge et comédien, a lu des extraits de ce livre et d'autres textes de Char et de Camus.

L'après-midi a réuni pour une table ronde François Vézin, professeur de philosophie, traducteur de

Heidegger et participant aux Séminaires du Thor, Guy Basset, critique littéraire, philosophe et auteur de *Camus chez Charlot* (Domens, 2004) et Manfred Stassen, professeur de philosophie, auteur d'ouvrages sur Heidegger et secrétaire des Rencontres Méditerranéennes, autour du thème « Une Grèce commune ou un malentendu profond : Camus, Char et Heidegger, philosophie et amitié ». Chacun des participants a brièvement exposé son point de vue sur ce thème : François Vézin a contextualisé les Séminaires du Thor et le dialogue entre Char et Heidegger, Guy Basset a précisé la place de la philosophie grecque dans l'œuvre des trois écrivains et Manfred Stassen a donné une lecture parfois très critique de la philosophie de Heidegger, à travers son expérience de philosophe et sa qualité d'Allemand. Une discussion courtoise mais vive – le sujet s'y prêtait – et les interventions du public ont montré que le débat ouvert autour de l'attitude de Heidegger face au régime nazi, et de celle de Char le résistant, pose toujours des questions de fond. Certains membres du public ont regretté que des réponses plus longues et précises n'aient pas été apportées à ce « malentendu » : faudrait-il que les Rencontres Méditerranéennes organisent à nouveau une journée d'étude autour de cette problématique ? Mais celle du 27 octobre restera comme une journée forte et ouverte, dense et conviviale, grâce à l'enthousiasme et l'implication des participants, et surtout d'Andrée Fosty, présidente des Rencontres Méditerranéennes.

Jean-Louis MEUNIER

Paris, 11 décembre, «Journée Albert Camus, Prix Nobel 1957 : Écrivain - Penseur, 50 ans après »

À la Maison Heinrich Heine (Fondation de l'Allemagne) de la Cité Internationale Universitaire de Paris, en partenariat avec les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus, à l'occasion du 50^e anniversaire du Prix Nobel d'Albert Camus, une journée internationale de conférences et de débats fut organisée à Paris.

Dans une première Table Ronde, **Brigitte Sandig** (philologie romane, Potsdam) traçait l'influence de Camus sur le Prix Nobel allemand, Guenter Grass ainsi que sur l'écrivain et dissident de la RDA, Christoph Hein, tandis que **Parick Dufour** (ENS, Paris), et auteur d'une thèse en co-tutelle entre les universités de Sarrebruck et de Tours) rapportait les premiers résultats de son étude sur la relation d'Albert Camus au poète juif de langue allemande, Paul Celan. **Manfred Stassen** (philosophie, Washington) apportait un témoignage sur la réception plutôt a-politique d'Albert Camus en Allemagne de l'Ouest d'après guerre.

La deuxième Table Ronde accentuait les différents aspects de la pensée philosophique de Camus, de ses inspirations de la philosophie et mythologie grecques (**Heinz-Robert Schlette**, philosophie, Bonn) ainsi que de Nietzsche (**Samantha Novello**, philosophie, Turin), jusqu'à son acheminement vers une définition de la Révolte (**Maurice Weyembergh**, Bruxelles, coéditeur des œuvres de Camus dans la nouvelle Pléiade).

La Conférence du soir de **Rupert Neudeck** (Cologne), fondateur du Comité « Cap Anamour » et directeur de L'Association Internationale « Casques Verts », rendit hommage au côté éthique et humanitaire de la pensée de Camus.

Parmi une audience nombreuse et attentive, il y avait un bon nombre d'étudiants japonais qui travaillent actuellement sur Camus à Paris.

Manfred STASSEN

* * *

PAR LE CENTRE ALBERT CAMUS

Cité du Livre d'Aix-en-Provence, 12 décembre : Commémoration du cinquantième anniversaire de la remise du Prix Nobel de littérature à Albert Camus

On pouvait craindre que cet hommage, rendu un mercredi en fin d'après-midi, n'attire pas grand monde. Et pourtant il n'y avait plus une place libre dans l'amphithéâtre de la Verrière. Ce qui confirme, une fois de plus, l'intérêt porté à Albert Camus, et ceci toutes générations confondues.

Les trois moments forts de cette soirée, présentée par **Gilles Eboli** directeur de la Cité du Livre, et par **Catherine Camus** qui a insisté sur le parcours de cet enfant des rues reçu à la cour de Suède pour la remise de ce prix prestigieux, répondaient en tous points à l'exposition "Camus Nobel 57, l'homme et l'artiste" réalisée au Centre Albert Camus par **Marcelle Mahasela** qui en fait le résumé suivant : "Au côté de la présentation des documents officiels de la remise du Prix Nobel [...], l'exposition évoque la place de l'artiste dans l'œuvre d'Albert Camus [...]. Une place spécifique est accordée aux réactions de la presse, négatives au point que Camus écrira : "Effrayé par ce qui m'arrive et que je n'ai pas demandé. Et pour tout arranger, attaques si basses que j'en ai le cœur serré." Les témoignages d'amitié, parfois de lecteurs anonymes, font contrepoids à la hargne et la méchanceté ambiante[...]."

"*La réaction des commères*", ainsi était intitulée l'intervention sensible et émouvante de **Catherine Lépront** concernant l'accueil plus que mitigé de la presse de l'époque à l'attribution de ce prix à un jeune écrivain que certains promettaient déjà à l'oubli... On comprend l'écœurement de Camus descendu en flamme même par celui pour lequel il avait demandé la grâce pendant les procès de l'épuration !

Et puis : "Vous m'avez redonné le goût de vivre" ... "Restez ce que vous êtes" ... Ce furent 32 extraits de lettres reçues du monde entier lus par 32 élèves de 3^e mis en scène par leurs professeurs de français **Christine Barre** et d'histoire **Bernard Mahasela**. Des extraits de lettres admiratives, de remerciements, certaines de style très simple, parfois drôles, toutes amicales.

Ces jeunes lecteurs, impressionnés – on peut le comprendre – par l'assemblée nombreuse, apparaissaient à tour de rôle pour former au final un grand demi-cercle se tournant vers l'écran géant pour applaudir **Albert Camus** et l'entendre dans l'intégralité de son

"Discours de Suède".

Quand on connaît les doutes de Camus et même son trac, le manuscrit ayant disparu puis étant retrouvé juste avant son intervention... on ne peut qu'être admiratif de sa maîtrise, de sa pensée, de son écriture ! L'amphithéâtre était suspendu, on entendait même les pages se tourner sous la main de Camus... de nombreuses photos défilaient sur l'écran, rendant parfaitement l'ambiance de ce 10 décembre 1957.

Malgré le buffet déjà installé et que certains n'ont pas boudé... **Marcelle Mahasela** a inauguré son exposition dans un Centre Albert Camus plein à craquer. Devant l'affluence, avec l'enthousiasme et le professionnalisme qu'on lui connaît, elle l'a "inaugurée" encore deux fois ! Elle, n'a pas profité du buffet !

Quelques détails : au-dessus de la pile des témoignages d'amitié, un seul mot, seul en majuscule prenant toute la page "BRAVO !". Dans les lettres des amis célèbres, notons celles de **Roger Martin du Gard** qui était déjà passé par cette "épreuve" et qui conseille Camus comme un père sur les tenues à avoir, le protocole à respecter, dans le style délicieux qui lui est propre. Et aussi : une lettre d'**Andrée Chédid** a interpellé le jeune public... même famille que Louis et M ? Détails, parmi les nombreux autres documents présentés mais qui rendent toujours les expositions préparées par Marcelle si vivantes !

Pour vous qui n'avez pas pu être présents ce jour-là, il reste fort heureusement l'exposition visible jusque fin avril.

Béatrice VAILLANT

Quelques-uns des extraits lus ce soir-là

Draguignan, 28 octobre :

En moi vous avez un peu détrôné Malraux, grande admiration de ma jeunesse, vous c'est la chaleur humaine à un plus haut degré. Merci, merci cher Monsieur Camus pour votre loyauté, votre courage, et votre Amour des hommes. Vous faites réfléchir, comprendre, aimer.

21 octobre :

Pourvu que le prix Nobel ne soit pas une Peste pour vous !

Angleterre, Je ne sais pas la date d'aujourd'hui :

La radio anglaise a annoncé que M. Albert Camus avait le prix Nobel. Une grande joie vraiment, non seulement parce que j'aime vos Œuvres, mais aussi parce que j'avais un peu peur que ce fût André Malraux qui soit nommé. Donc, j'ai eu une grande joie, celle que vous soyez prix Nobel. Le plus ennuyeux c'est pour finir. Alors je mets comme je mets à mes frères : Salut Ami !

17 novembre :

À chaque fois qu'il m'arrive d'être découragée de vivre (Dieu sait que les occasions ne manquent pas) il me suffit de penser que vous existez et que vous n'êtes pas seul, pour croire que, tout de même, continuer d'être parmi et avec les autres n'est pas sans beauté.

Paris, 17 octobre :

Pas une minute je ne veux retarder cette lettre de compliments chaleureux pour votre Nobel. Comme le dit « Paris Presse », on s'étonnera qu'un littérateur aussi jeune que vous soit couronné d'une pareille manière. Il est évident que notre cher pays peuplé de vieillards, particulièrement dans les lettres et la politique, 'na pas l'habitude de la jeunesse. En attendant, les soi-disant « vieilles barbes » du Nobel auront encore une fois fait preuve de sagesse.

Alger, 8 novembre :

J'ai lu tous les journaux qui parlent de vous. J'ai vu votre famille. Je n'oserai plus aller voir votre mère maintenant que la voilà mère d'un tel homme ! Mais moi je vous aimé quand vous étiez tout petit. Aussi je compte bien que vous m'aimiez vous aussi un peu moi qui suis si petite.

Vanves, 23 octobre :

Ce jeudi soir, je boirai donc une bouteille de Juliéna en pensant à vous. Mais l'essentiel est que soient célébrés les rares moments où les amis sont à leur place dans le mouvement du monde.

Sans date, un contrôleur des PTT Algérien installé à Paris depuis peu :

Quand vous êtes venu l'année dernière à Alger nous étions beaucoup d'humbles jeunes à vous entendre. Malgré l'apparition des ultras, et les histoires qu'ils vous ont faites, vos paroles ont atteint leur but. Des dockers qui ne savaient pas écrire leur nom connaissent et respectent le vôtre. Maintenant que vous êtes prix Nobel votre joie est un peu la nôtre. Les grincements de dents du rédacteur en chef de l'Écho d'Alger, qui sera bien obligé de parler de vous, fera un peu notre joie.

Paris, 17 octobre :

Pas d'accord avec Henriot qui trouve votre Chute moins bien que le reste : c'est votre meilleur vaccin contre la gloire. Bonne chance. Soyez Pascal et Montaigne ! Votre œuvre est un excellent moyen de lutte contre l'ignorance et c'est ce dont nous avons tous besoin.

Courbevoie, sans date :

Il vous échoit un honneur redoutable. Je souhaite alors que vous restiez vous-même et d'abord un Africain.

AUTRES MANIFESTATIONS

Stockholm, 6 octobre : conférence de Benjamin Stora au Musée de la Méditerranée, « Il y a cinquante ans, le prix Nobel de littérature était attribué à Albert Camus »

[conférence intégralement disponible sur internet ; voir lien dans notre Bloc-Notes internet]

Rome, 27 novembre, lectures de Camus

À l'Académie de France à Rome, Villa Médicis, dans un cycle de lectures en français, « Aimer la littérature », Jean-Philippe Toussaint a choisi de lire des extraits de *Noces* et de *L'Été*.

Orange, 1^{er} décembre : « Camus, un homme révolté ? »

Manifestation organisée par Serge Tziboulsky, avec l'association *Agora*, le *Café littéraire* d'Orange, l'association *L'Écran magique*, la librairie *L'Orange bleue*, le *Théâtre du Rêve Éveillé* :

- conférence par Raphaël Enthoven : « Camus, le non-sens et la joie » : à partir de la fin du « Désert » dans *Noces*, une analyse de la place que prend l'amour dès les textes de jeunesse ; « Camus savait déjà, à vingt-trois ans, qu'au cœur de sa révolte dormait un consentement... L'essentiel était acquis. »
- dialogue entre Raphaël Enthoven et Laurent Bove : « *L'Étranger* : philosophie de l'absurde ou philosophie de l'amour ? »
- lecture théâtrale des *Justes* par le Théâtre du Rêve Éveillé
- café littéraire sur *L'Exil et le Royaume*

Paris, 5 décembre : « *L'Étranger* et le discours de Suède »

Conférence par Heiner Wittmann, de l'Université de Stuttgart, dans le cadre du Centre de Recherche en littérature comparée de l'Université Paris-Sorbonne.

Roubaix, 30 novembre : « Le métier d'homme »

Dans le cadre des Archives Nationales du Monde du Travail, « Algérie-France : regards croisés » : « D'Alger à Stockholm par la route du Nord, Roubaix célèbre les hommes de la Méditerranée : Roland Simounet, Albert Camus, René Char ».

VIE DE LA SEC

Relevé de conclusions du Conseil d'Administration du 12 janvier 2008 (Ivry/Seine)

- Les manifestations de l'automne pour le cinquantenaire du prix Nobel de Camus ont été un succès. Reste maintenant à concrétiser, en termes de réalisations et d'adhésions nouvelles, le surcroît de notoriété qui en est découlé pour la SEC.
- La SEC doit revoir son fonctionnement interne, redéfinir son positionnement et s'interroger sur ce qui motive les adhésions. Elle doit aussi chercher de nouvelles sources de financement ; dans ce but, la présidente va déposer des demandes de subvention.
- L'Assemblée générale annuelle de la SEC pourrait être précédée d'une « convention » qui, en proposant une ou deux conférences, permettrait aux camusiens, et à un public plus large, de se rencontrer.
- La SEC va se doter de moyens de se faire mieux connaître
 - un dépliant en deux versions : une « grand public » qui insiste sur la diversité des activités de la SEC et de ses approches de l'œuvre de Camus ; l'autre qui mette l'accent sur les nombreux colloques qu'elle a organisés.
 - un site web redéfini et rénové
- Le Bulletin doit évoluer
 - doit-il devenir une revue bipartite (articles scientifiques + bulletin de liaison) ? Ou doit-il rester bulletin de liaison, accompagné d'une revue annuelle ?
 - un groupe de réflexion (André Abbou, Paul Viallaneix, Guy Basset et Agnès Spiquel) va réfléchir à la forme, au fonctionnement, à la ligne éditoriale et à la maquette de ce futur Bulletin ; il présentera ses conclusions au prochain CA.
 - dans une période de transition – où Agnès Spiquel assurera aussi le numéro de mai – le Bulletin va adopter une formule allégée et clarifiée.

Le prochain Conseil d'Administration se réunira le 31 mai 2008 à Paris.

[Dès qu'il aura obtenu l'approbation des conseillers, le compte rendu officiel de ce Conseil d'Administration sera à la disposition des adhérents, sur simple demande à Marie-Thérèse Blondeau.]

* * *

Activité de la section japonaise

- 42 membres
- 2 réunions annuelles, avec deux communications à chaque fois :
 - 23 décembre 2006 à Kyoto, « Le récit et le meurtre » par Hiroshi Mino, et « Le corps dans *la Chute et L'Exil et le Royaume* » par Yasuko Tijiwa.
 - 19 mai 2007 à Tokyo, « Le dimanche ennuyeux – Mersault, Meursault et Roquentin » par Hiroshi Mino, et « Sur les idées de l'histoire moderne chez Camus » par Shuichi Takeuchi.
 - 10 novembre 2007 à Osaka, « L'univers de Camus – recherche perpétuelle de nouvelles valeurs et désir d'un retour à la source » par Yosei Matsumoto, et « *Le Renégat* : création d'un lieu d'exil – à travers la

réflexion de la source de "Taghâsa" » par Maki Ando.

- le n° 8 d'*Études camusiennes* est prévu pour mai 2008 ; il rassemblera des articles en japonais (avec un résumé en français) de Hiroshi Mino, Toshie Yanagisawa, Hiroki Toura, et des articles en français de Martin Rodan, Harutoshi Inada, Yasuko Chijiwa.

* * *

Soutenance de thèse

Notre ami **Neil Foxlee** a soutenu avec succès le 17 janvier 2007, à Preston, Lancashire (University of Central Lancashire) une thèse de doctorat intitulée « A multi-contextualist approach to Albert Camus's "The new Mediterranean culture": a case-study in intellectual-historical method. »

Il nous en donnera un résumé (en français) pour le prochain numéro du Bulletin.

Toutes nos félicitations !

* * *

Avis aux amateurs...

Et si les amateurs (au sens noble) de Camus se rencontraient de temps en temps, simplement pour parler ensemble de cet auteur qu'ils aiment ?...

À l'époque de la communication internet, il ferait bon se retrouver régulièrement dans l'arrière-salle d'un café, pour échanger sur telle ou telle de ses œuvres. Point ne serait besoin d'être spécialiste – même si les spécialistes seraient les bienvenus pour animer les débats, rendre compte de telle ou telle approche.

J'habite Paris, qui est quand même central ; mais on peut imaginer que la formule essaime...

Le Procope, près de la Sorbonne, serait prêt à nous accueillir.

Pourquoi ne pas tenter une première rencontre au printemps, par exemple un samedi de mars, vers 16 heures ?

Si cela vous intéresse, téléphonez-moi (01 43 29 08 19 ou 06 08 94 88 35)

Dominique DUQUAIRE

Membre de la Société des Études camusiennes

Appel à communications

CAMUS À LA SCÈNE / CAMUS ON STAGE
7 et 8 mai 2009
Collège militaire royal du Canada (Kingston, Ontario)

Le théâtre d'Albert Camus ne révolutionne pas la dramaturgie et l'esthétique scénique. Maints critiques – théâtrologues ou camusiens - le disent conventionnel, cérébral, moraliste. Il recèle cependant une vitalité certaine, comme en fait foi la fortune scénique remarquable dont il jouit. Depuis quelques décennies, en effet, il est porté à la scène avec une fréquence qui atteste l'intérêt fidèle des praticiens de théâtre et des spectateurs. À cet égard, force est de constater sa popularité et son rayonnement international. Dans l'Europe francophone, britannique, germanique, slave, comme en Amérique, il fait régulièrement partie de la programmation des salles de théâtre - des plus célèbres, vastes ou nanties, aux plus modestes, dont celles de troupes étudiantes.

Au Canada français par exemple, où la population est pourtant petite, *Caligula*, *Le Malentendu* et *Les Justes* ont été montés plus d'une fois durant les quinze dernières années : chacune de ces pièces dans une salle des plus prestigieuses, et dans une autre de moindre envergure. Trois romans de Camus y ont également été mis en scène.

Voilà un autre fait qui unit l'œuvre camusienne à l'art dramatique : le corpus narratif de Camus a suscité d'abondantes adaptations théâtrales. *L'Étranger*, *La Peste* et surtout *La Chute*, récit particulièrement oral et théâtral, mais aussi des nouvelles, se sont vus mis en scène à plusieurs reprises, parfois avec des tournées continentales ou outre-mer. La fortune scénique non seulement de l'œuvre dramatique mais aussi du corpus narratif de Camus est donc digne de mention.

C'est par le biais du médium théâtral que nous aimerions aborder Camus et, nous l'espérons, le redécouvrir, dans le cadre du colloque bilingue « **Camus à la scène / Camus on stage** » qui se tiendra au **Collège militaire royal du Canada**, à Kingston (en Ontario), les **7 et 8 mai 2009**. Cette perspective nouvelle est susceptible de réunir camusiens, praticiens et théoriciens du théâtre, ainsi que ceux qui se penchent sur l'adaptation transgénérique.

Une question fondamentale se pose : En quoi la lecture que proposent les praticiens de théâtre – metteurs en scène, comédiens, scénographes... - fournit-elle un éclairage différent, un apport nouveau à l'exégèse déjà connue de l'œuvre camusienne? Comment les divers codes de signification propres au spectacle (costumes, décors, masques/maquillages, musique et bruitage, etc.) contribuent-ils à l'herméneutique?

Ces quelques pistes, notamment, pourraient s'avérer porteuses :

- Analyse d'une représentation en particulier, que ce soit d'une pièce de théâtre ou d'un récit ;
- Étude diachronique de l'évolution des mises en scène successives d'un même texte ;
- Problèmes de traduction, d'adaptation, de coupures ou d'ajouts, préalables à la mise en scène ;
- Traitement des didascalies et discours paralinguistique, dans la tension entre texte et représentation, entre dialogue et hors-texte ;
- Inspiration cinématographique ou participation intermédiaire sur la scène ;
- Liens entre un texte et le contexte social de sa représentation : actualisation? affirmation idéologique?
- Réceptions critique et publique de mises en scène ;
- Fortune scénique de Camus selon une répartition géographique, linguistique, culturelle ;
- Interprétation de l'inégalité dans l'appréciation des quatre pièces de Camus par les praticiens de théâtre ;
- Significations de la faisabilité scénique et de la popularité ;
- Fortune scénique du Camus adaptateur et du Camus traducteur de pièces étrangères ;
- Relations entre représentation théâtrale et critique littéraire, entre professionnels de la scène et universitaires.

Mentionnons que les adaptations cinématographiques ou audiophoniques de textes camusiens sont aussi pertinentes.

Les propositions de **communication**, en français ou en anglais, de 300 mots environ, accompagnées d'une courte biographie, doivent être envoyées par courriel à Sophie Bastien : sophie.bastien@rmc.ca, avant le 1^{er} septembre 2008. Elles devraient indiquer, s'il y a lieu, le besoin d'appareils audio-visuels.

Également, une **table ronde** internationale sera constituée de praticiens de théâtre qui ont monté Camus. Un autre mode de participation au colloque serait d'en faire partie en tant qu'intervenant. À cet effet, il faut envoyer une lettre d'intention résumant l'expérience théâtrale en question (à sophie.bastien@rmc.ca avant le 1^{er} septembre 2008).

Comité scientifique :

- Sophie Bastien, Collège militaire royal du Canada
- Mark Orme, University of Central Lancashire, Royaume-Uni
- Geraldine F. Montgomery, chercheure autonome

Conférenciers d'honneur :

- Agnès Spiquel, présidente de la Société des Études camusiennes, Université de Valenciennes, France
- Raymond Gay-Crosier, vice-président de la Société des Études camusiennes et directeur scientifique des tomes III et IV de la nouvelle Pléiade Camus; professeur émérite, Université de Floride

Des démarches sont en cours en vue de la publication des communications

CONTRIBUTIONS

Albert Camus et la revue *Témoins**

Sylvain BOULOUQUE

Roger Quilliot note dans la présentation des *Essais* qu'Albert Camus, à partir de 1956, après son soutien à Pierre Mendès-France « renonce à sa collaboration à “L'Express” ». Sa dernière expérience journalistique s'achève. Il ne donnera plus guère de textes politiques qu'à *Témoins*, souvent cité, à la revue *Preuves*.. et à l'hebdomadaire de tendance européenne et socialisante *Demain* qu'anime son ami Jean Bloch-Michel [1]. »

Témoins est une revue politico-littéraire franco-suisse, animée par Jean-Paul Samson, un proche d'Albert Camus. Cette proximité intellectuelle et cette amitié génèrent des relations fructueuses, liées, pour une grande part, à l'estime en laquelle Camus a tenu le mouvement libertaire. Il a donc été, somme toute, logique que Camus y participe. Cet échange et cette estime ont été réciproques, et là encore, il a été normal que ces libertaires ouvrent leurs colonnes à l'auteur de *L'Homme révolté*. De même qu'à la mort de ce dernier, ils lui rendent hommage et rappellent contre vents et marées que Camus a été, en quelque sorte, un des leurs.

La revue *Témoins*.

Témoins appartient à cette nébuleuse de petites revues éparses qui forment la galaxie de la presse proche du mouvement libertaire. *Témoins*, cependant, sort de l'espace strictement militant pour entrer dans le champ intellectuel. Cette revue a été animée par un homme, Jean-Paul Samson. Elle est née et s'est éteinte avec lui, ce qui est une autre caractéristique de son appartenance au mouvement libertaire. Samson a été une des figures marquantes du pacifisme [2]. Né le 23 août 1894 à Paris, il adhère en 1913 à la Section Française de l'Internationale Ouvrière. D'abord réformé, il est déclaré apte au service auxiliaire. Il passe alors en Suisse où il se déclare insoumis. Il participe aux différentes initiatives pour mettre fin à la Première Guerre Mondiale. Sympathisant, un temps, du mouvement communiste il s'en détache pour demeurer fidèle à ses convictions de jeunesse. Samson écrit dans la revue littéraire et politique de Maurice Wullens, *Les Humbles*. Traducteur polyglotte, il transcrit en langue française les œuvres d'Ignazio Silone et certains ouvrages de Goethe. Il reste en Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale, rédige après la guerre des poèmes et se lance, au printemps 1953, dans la publication de la revue *Témoins*. Il l'anime pendant plus de dix ans, jusqu'à sa mort, le 4 janvier 1964. La revue lui survit un temps, pour publier des hommages à la mémoire de son fondateur et animateur.

Dans le premier numéro, Samson, dans un éditorial qui sert de manifeste et de principe de base, annonce : « *En quelque domaine que ce soit -vie de l'esprit, créations d'art, problèmes de la cité- notre monde moderne (et qui se vante de l'être!) de plus en plus est asservi, non seulement aux velléités totalitaires des uns ou au totalitarisme des autres, mais encore, même chez beaucoup d'entre ceux-là qui voudraient réagir aux formules toutes faites des dogmes ou systèmes. à tout ce qui, par idolâtrie soit de la tradition, soit de l'Histoire, soit de la raison désincarnée, relève de la déduction et de l'abstrait. [...] Car si le choix, assurément, s'impose entre les libertés encore possibles du monde dit libre (d'intention) et l'autre, la réalité, ici et là-bas, chaque jour moins humaine, se mystifie et, dès avant la lettre, s'atomise. Qui sait, parmi la foule de tant de décervelés et d'idéologues, si une poignée de témoins n'est pas aujourd'hui, quelque précaires que puissent en être les faibles modalités à nous permises, l'un des seuls moyens de restaurer tant soit peu la réalité de l'homme ? [...]. Moyen en tout cas moins ambitieusement. encore que sans résignation aucune, bien au contraire, de mesurer la marche du cataclysme qui nous tient lieu de civilisation. Comme en cas d'inondation, tel repère [...] permettent sinon d'entraver, tout au moins de connaître les progrès du fléau [3]*

». Samson précise dans ce même numéro, en réponse à un texte d'André Prudhommeaux, publié sous le pseudonyme d'André Prunier, *Libéraux et libertaires*, que : «*Libertaires? L'étiquette est belle mais c'est une étiquette. En une époque où tout, des faits et des anciens dogmes, est en fusion, comment nous en contenter? [...] Ce n'est pas que la revue entende prendre à son compte la "doctrine" libertaire de notre ami, [...] Non seulement elle met magistralement en lumière la filiation entre l'esprit libéral et la traduction concrète qu'il a trouvée dans l' "anarchisme" bien compris, mais encore elle apporte [...] une contribution des plus précieuses à l'indispensable esprit de résistance aux abdications conformistes qui, aujourd'hui, nous guettent tous, dans la non moins indispensable lutte contre l'inhumanité totalitaire* [4]. » Déclaration en forme de point d'accord et de désaccord, *Témoins* est une revue libéral-libertaire, et par principe antitotalitaire. Libérale au sens originel du terme, libertaire dans son acception idéologique pour laquelle rien n'est plus précieux que la liberté. Libertaire également car *Témoins* fonctionne comme une revue libertaire -animée d'abord et avant tout par une individualité- et par ses thèmes de réflexions la condition de l'homme, la culture, l'anticommunisme et le combat pour les libertés. De faible diffusion, *Témoins* a eu de prestigieux collaborateurs, ses correspondants ne sont pas des moindres. Le cercle des libertaires d'abord. La majorité est issue du groupe de liaisons internationales, fondé en 1949 et dissout deux ans plus tard. Albert Camus, bien sûr, mais aussi Robert Proix – (1895-1978), correcteur, la cheville ouvrière parisienne de *Témoins*, chez qui se déroulaient les réunions de la revue – Daniel Martinet – un médecin libertaire –, Jean-Jacques Morvan – (1928-2005) un peintre, ancien résistant – André Prudhommeaux – (1902-1968) de son vrai nom André Prunier, ce militant communiste de conseil, devenu anarchiste individualiste et secrétaire de rédaction de la revue du Congrès pour la liberté de la culture *Preuves* – Jean Rounault (1910 –1987) de son vrai nom Rainer Bielmel, ancien déporté des camps soviétiques, ami de Nicola Lazarévitch, un proche de Camus et auteur de plusieurs ouvrages sur le système concentrationnaire soviétique – et Robert Walusinski (1915-2006), alors jeune enseignant en mathématique. Il faut ajouter à cette liste les collaborateurs épisodiques plus connus : Georges Navel, Jean Bloch Michel, Michel et Pierre Boujut, André Breton, René Char, Jean Daniel, Ignazio Silone, Nicola Chiaromonte, Arthur Koestler, Manès Sperber. Les deux aspects se complètent, les libertaires, d'une part, et, les libéraux, les socialistes-libéraux et les sociaux démocrates, d'autre part issus, pour la grande majorité d'entre eux, du Congrès pour la liberté de la Culture.

Les thèmes d'intervention sont vastes. La politique, sous ses diverses acceptions, est souvent abordée comme l'indiquent les sujets de nombre de numéros : *Fidélité à l'Espagne* [5], *Hommage au miracle hongrois* [6], *Le rôle de Berlin dans l'Histoire* [7]. Samson place cette revue dans une continuité avec certains idéaux révolutionnaires. Ainsi, il consacre plusieurs numéros à Fritz Brupbacher – une figure du mouvement révolutionnaire suisse –, un numéro aux lettres de Victor Serge [8], un à Pierre Monatte [9]. Si le politique est au centre de ses préoccupations, elle cherche à montrer que, selon l'expression de Jelenski, «*la distance entre Proust et Proudhon n'était pas finalement insurmontable...* [10] ». La revue prend en charge la publication de poèmes, d'extraits de romans. De même, les comptes rendus de lectures ne sont pas exclusivement consacrés à l'Histoire ou aux essais ; Samson s'intéresse aux romans, aux œuvres artistiques.

Relativement proche des idées de Samson, Albert Camus a activement participé à cette revue comme le signale Robert Proix, le dépositaire de *Témoins* pour la France: «*De temps à autre, Samson venait faire un séjour à Paris. Et cela nous procurait l'occasion de réunir autour de lui des amis, tels Albert Camus, Georges Navel, Pierre Monatte, Jeanne Berneri, André Prudhommeaux* [11] ». Il en recommande la lecture, comme le rappelle Jean Daniel : «*La première fois que j'ai entendu parler de lui [Samson], [...] par Albert Camus, c'était l'époque où sollicité de toutes parts, et refusant toutes les collaborations spectaculaires, Camus réservait certains de ses articles au petit nombre de ceux. pour qui il avait une estime fraternelle. On pouvait ainsi découvrir des inédits de lui [...] dans Témoins*[12]. »

Camus à *Témoins*, Camus dans *Témoins*.

Camus s'est senti avec les membres de la revue *Témoins* entouré de personnes proches de lui, par leurs conceptions philosophiques, sociales et politiques, par le milieu d'origine et par une certaine vision du monde du travail ; les principaux correspondants sont issus du monde des correcteurs [13]. Ces affinités ont conduit Camus à donner nombre de ses articles. De plus, les sujets abordés par la revue sont proches de l'approche camusienne de l'homme.

La participation de Camus s'est effectuée à plusieurs niveaux. Il est d'abord nécessaire de souligner que Camus, en même temps qu'il est journaliste à *L'Express*, donne de nombreux articles à la presse libertaire. La déception provoquée par la politique mendésiste renforce encore cette amitié. Enfin, Camus entretient avec les libertaires des relations qui remontent à une petite décennie, pour les contacts individuels, et à quelques années pour ses relations avec les groupes libertaires.

Témoins ne recherche pas les querelles partisans et défend un socialisme démocratique et libertaire ; il est proche du modèle défini par Gaston Leval, l'humaniste libertaire [14]. À cela s'ajoutent les passions communes : l'Espagne, les peuples victimes du joug soviétique, le projet d'émancipation individuelle. La première intervention de Camus date du printemps 1954 ; il publie un article : *Le Calendrier de la Liberté*. Dès lors, ses articles sont réguliers. Il porte son regard sur l'Espagne et les pays de l'Est ainsi que sur les débats politiques et intellectuels. Ainsi, il donne sa préface à l'ouvrage de Konrad Bieber, l'Allemagne vue par les écrivains de la Résistance française [16]; *Témoins* publie la polémique qui s'ensuit avec Jean-Marie Domenach [17]. L'Espagne, toujours et encore, par la publication d'un texte de Simone Weil dont il a transmis un texte sur la guerre d'Espagne [18], puis à l'occasion du vingtième anniversaire du début de la guerre civile, Camus préface le cahier que lui consacre la revue [19]. La Hongrie révoltée et martyre donne lieu à plusieurs articles [20]. La littérature est également abordée [21].

À travers ces articles, Camus livre ses opinions, retrouve ses passions et avant tout, cette volonté de défendre l'homme. Plusieurs dimensions s'en dégagent. Tout d'abord, il faut signaler que Camus refuse de distinguer les dictatures de droite de celles de gauche. Lorsqu'il s'exprime, dans un meeting ou par voix de presse, il fait régulièrement allusion à la situation politique dans l'autre pays: « *Ce que fut l'Espagne pour nous, il y a vingt ans, la Hongrie le sera aujourd'hui* [22]. » *Le Calendrier de la Liberté* comprend deux dates : l'insurrection espagnole de 1936 et la révolte de Berlin de 1953. Il y a une fusion, une volonté de ne pas séparer les espoirs de libération humaine. Il vilipende tant *Le Figaro* qui loue les mérites des ouvriers révolutionnaires à l'Est que *L'Humanité* qui insulte les meneurs. Les intérêts partisans des uns et des autres ne participent en rien d'une volonté d'émancipation humaine, au contraire. Cette démonstration est faite également pour souligner avec force à l'intention de ses amis que « *l'enjeu n'est pas la société idéale dont vous disputez et dont vous rêvez pour un jour encore impossible, mais la terrible mort dont les humiliés sont menacés aujourd'hui même pour savoir, comme le Marx dont on leur parlait tous les jours, que l'égalité ne pouvait et ne devait pas se passer de la liberté* [23]. » Les deux dimensions de Camus sont présentes, le socialisme libertaire, en quête d'un absolu, et parallèlement, le socialisme libéral, pragmatique qui cherche à agir au jour le jour [24]. L'un comme l'autre refusent de séparer l'homme de l'action immédiate. En même temps, Camus souligne avec force la spécificité des régimes, il tient à souligner que l'espoir demeure et qu'un idéal est à atteindre : « *Gardons-nous de croire que la cause républicaine vacille! Gardons-nous de croire que l'Europe agonise! Ce qui agonise, de l'Est à l'Ouest, ce sont ses idéologies. Et l'Europe peut-être, dont l'Espagne est solidaire, n'est si misérable que parce qu'elle s'est détournée tout entière, et jusque dans sa pensée révolutionnaire, d'une source de vie généreuse, d'une pensée où la justice et la liberté se rencontraient dans une unité charnelle, également éloignée des philosophies bourgeoises et du socialisme césarien. [...] Nourrie par l'Espagne et, en général, par le génie libertaire, elle nous rendra un jour une Espagne et une Europe, et avec elles de nouvelles tâches et des combats à ciel ouvert. Ceci, du moins, fait notre espoir et nos raisons de lutter.* [25] »

L'Espagne est et demeure au cœur de son action. Camus préface le dossier que lui consacre la revue et n'hésite pas à livrer sa pensée : « *C'est faute d'avoir assez réfléchi à cela ou faute peut-être d'en avoir vraiment souffert, que les hommes de gauche ont pu chercher leur valeur dans l'Histoire elle-même. Le culte de l'Histoire ne peut être rien d'autre que le culte du fait accompli. [...] On ne trouvera ici, au contraire, que des hommes qui n'ont jamais cessé de donner tort à Franco, qui ont refusé de donner raison à Hitler, fût-ce pendant un an, et qui ont déboulonné Staline bien avant que ses complices ne prennent la clef anglaise. Ceux-là ne se prosterneront pas devant l'Histoire, n'y verront jamais que le lieu où, les armes à la main, le temps où la liberté doit à la fois se défendre et s'édifier, le destin qui doit être transformé toujours et jamais subi* [26] ». Cette préface est comme un écho et une réponse lointains aux intellectuels progressistes qui l'ont dénigré, Jean-Paul Sartre, bien sûr, mais également, Jean-Marie Domenach, lequel accuse *Témoins* d'être une revue de droite et Camus de faire le jeu de cette dernière. Camus montre que les intellectuels se comportent comme des « préoccupés », pour reprendre l'expression de Manès Sperber. Il prouve qu'ils pourraient devenir des collaborateurs potentiels d'un hypothétique régime soviétique installé en France. C'est pour cette raison qu'il s'est attiré les foudres de la revue *Esprit*, connue pour son neutralisme philosoïétique. Camus, dans sa

réponse, accentue le trait en distinguant la gauche libre de la gauche progressiste et souligne : « *Je suis né dans une famille, la gauche, où je mourrai, mais dont il est difficile de ne pas voir la déchéance. J'en suis responsable aussi, en même temps que d'autres. Simplement, il y a toujours eu en moi une résistance à l'entraînement général et j'ai toujours voulu que le grand esprit de libération et de justice qui a fait la grandeur et la véritable efficacité du mouvement prospère et fasse partie de nous* [27] ». Camus refuse les « tanks du progrès », comme il les nomme, et cette conception qui vise à avilir l'homme au nom d'un prétendu idéal d'émancipation, d'une « pensée qui se croit toujours de gauche » et de réaffirmer « *qu'il n'est pas nécessaire de généraliser la servitude pour arriver à la justice.* »

Là encore, il faut voir cette double filiation, chère à Camus, d'un socialisme libéral et libertaire qui se veut et se pense libre. C'est cet attachement, qui fait que Camus a été à *Témoins* un peu parmi les siens. La revue s'est ainsi sentie la dépositaire de la pensée de Camus.

La postérité de Camus à *Témoins*.

L'accident du 4 janvier 1960 est une tragédie pour l'ensemble des collaborateurs de *Témoins*. Ils consacrent à Camus un numéro d'hommage. Ses proches disent leur amitié et leur respect pour l'homme, le journaliste. René Char autorise la publication d'une lettre adressée à Samson. Robert Proix y retrace son amitié. Daniel Martinet rappelle leur militantisme commun au Groupe de liaison internationale et Georges Navel souligne les relations entretenues par Camus avec ses amis du Livre [28]. Cette relation ne s'altère pas avec le temps. Un an après sa mort, *Témoins* publie un nouveau dossier, *Présence d'Albert Camus* et Samson annonce : « *En ce premier trimestre 1961 si tristement marqué par le premier anniversaire de l'imbécile accident qui nous a ravi, en la personne d'Albert Camus, l'irremplaçable compagnon dont chaque jour nous fait davantage éprouver le manque, 'Témoins', a-t-on pensé, ne pouvait mieux, précisément, témoigner de sa fidélité au grand disparu qu'en réunissant ici-même les trois plus importants textes qu'il avait fait à cette revue l'honneur et l'amitié de lui confier* [29] ». Cette fonction mémorialiste, partie intégrante du mouvement libertaire du XX^e siècle, se perpétue avec Camus. Samson et les animateurs de la revue veulent préserver et défendre sa mémoire. À plusieurs reprises, *Témoins* publie des extraits de l'œuvre de Camus. Au sujet de l'Algérie, des pays de l'Est, de la parution d'ouvrages posthumes et des attaques *post mortem* dont il est victime.

L'évolution de la crise algérienne donne aux libertaires l'occasion de préciser leur position. En effet, si ces derniers refusent le colonialisme, ils dénoncent également le terrorisme aveugle et le nationalisme du FLN. Les écrits de Camus sont pour eux sources d'inspiration [30] quant à l'analyse du totalitarisme soviétique et la réflexion sur l'émancipation individuelle. En effet, une réfugiée hongroise, Eva Barna-Pauli, rappelle dans quelles circonstances elle a découvert Camus : « *C'était au cours de l'interminable hiver 1954, à la bibliothèque de l'Institut français [...] Un soir, à tout hasard, je pris un volume, un roman intitulé 'La Peste' d'un certain Albert Camus, dont jamais, auparavant, je n'avais entendu le nom. Ce fut une illumination, et qui n'a jamais failli depuis lors [...] Cette réalité [de 'La Peste'] qui n'était que trop notre lot quotidien, la voix de Camus l'évoquait avec une telle pénétration tout ensemble angoissée et souveraine, que je la reconnus nôtre à part entière. [...] J'ai dévoré ensuite tout ce que l'on pouvait trouver de lui à l'Institut. [...] Je commençais à traduire. [...] Tous ceux à qui je communiquais les manuscrits [...] ressentirent un bouleversement identique au mien. [...] Plus tard, les jours de la révolution venus, sa présence intérieure prit une intensité plus grande encore. [...] Jusque dans l'agitation souvent chaotique du soulèvement de tout un peuple, on retrouvait la résonance de sa voix* [31] ». De cette filiation intellectuelle, Barna-Pauli conserve le souvenir, en livrant des extraits significatifs de la pensée de Camus [32]. Cette vision de Camus fait écho à l'article de Czeslaw Milosz qui joue le rôle de Camus auprès des intellectuels d'Europe de l'Est [33].

Enfin, face aux cabales qui attaquent l'homme et l'œuvre, ses amis ont voulu le défendre. Ainsi Robert Kanters dans *L'Express* a publié un article, « *Camus : prince des bien-pensants ou de la révolte* [34] ». Il dénonce une époque qui n'a produit d'autre maître que Camus et le caractère moralisateur de son œuvre. René Char, suite à la réponse de Samson, a brièvement commenté cet article : « *Je vous remercie de votre article. Je comprends et je partage votre révolte. Il y a longtemps que mon opinion est faite. Sur ce qu'on peut attendre des barbotins de la nouvelle manche, en bancs dans le journalisme littéraire ou politique. Hé bien ! Cessons de nous étonner. [...] Ils passeront, ils mourront. Auront-ils jamais été seulement ? Cher Camus [...] nous disposions de la liberté, celle que la main garde au creux de ses lignes comme un défi à la*

méfiance et à la confusion [35] ». Samson prit la plume pour répondre à l'article de Kanters. Dans une lettre ouverte, il rappelle l'amitié qui l'a uni à Camus, son rôle dans le soutien à Budapest. Il refuse qu'on parle de camusisme bêlant, en soulignant que « *Camus eût été le premier à le combattre* ». Et de souligner : « *Et ce n'est pas, on le sait, de rester chez nous autres qui eûmes la naïveté de n'avoir pas attendu pour déjà militer, l'existence de ce grand rendez-vous des esprits à la redresse, non, ce n'est pas l'air de la maison qui pourrait porter à l'indulgence envers un homme resté fidèle à la libre Espagne assassinée par les fascismes et Staline -un homme qui refusait le culte du fait accompli, baptisé nécessité historique* [36] ». Défendre la mémoire de Camus a été, pour Samson, un devoir moral, mais également, une exigence liée au projet de la revue qu'il avait créée.

Si la défense de Camus a été un des objets de la revue *Témoins*, il faut souligner l'investissement de Camus dans cette revue, rappelons-le, aux ambitions modestes. Cet échange ne pouvant être fortuit, *Témoins* a représenté, au moins partiellement, un des espoirs et un des engagements de Camus.

Notes:

* Une première version de cet article a paru dans *Amitiés camusiennes*, n°1, 1998. Depuis, la majeure partie des numéros de *Témoins* a été dactylographiée et est disponible sur le site :

<http://www.la-presse-anarchiste.net/spip/spip.php?rubrique46>

[1] Roger Quilliot, *Commentaires d'Actuelles II* dans Albert Camus, *Essais*, p. 1745, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade ».

[2] «Jean-Paul Samson », dans Jean Maître et Claude Penetier (sous la direction de), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*. vol. 41, pp. 101-103, Éditions Ouvrières, Paris, 1992. Et surtout à *Témoins* n° 36, printemps 1965, «*A Jean-Paul Samson. textes et témoignages* », 114 p.

[3] *Témoins* n° 1, printemps 1953, p. 1-3. Nous donnons désormais uniquement la référence au numéro.

[4] n° 1, p. 18.

[5] n° 12-13, printemps-été 1956.

[6] n° 14, automne 1956.

[7] n° 22, décembre 1959.

[8] n° 21, février 1959.

[9] n° 25, novembre 1960.

[10] K.A. Jelenski, « *Autour de trois poèmes* », n° 36, p. 57.

[11] Robert Proix: « *En 1952 seulement...* », n° 36, P.17.

[12] Jean Daniel: «*À quoi se reconnaît un homme* », n° 36, p. 37.

[13] Cf. *À Albert camus, ses amis du Livre*, Paris, Gallimard, 1962, 64 p.

[14] Leval publiée, à la même période, une brochure intitulée *Manifeste du socialisme libertaire* et tente de définir une approche de l'humanisme libertaire. Aux dires de ce dernier, Camus a approuvé ce manifeste et cette réflexion.

[15] Cet article, publié en une seule fois dans le n° 5, printemps 1954, pp. 1-10, reprend deux conférences. Elles ont paru distinctement dans les *Essais*, la partie consacrée à l'insurrection de Berlin-Est, pp. 1771-1778 et à l'Espagne, pp. 1791-1797.

[16] « Le refus de la haine », n° 8, printemps 1955, pp. 2-5, repris dans *Essais*, pp. 1487-1491.

[17] N° 9, été 1955, Jean-Marie Domenach : « *Une lettre respectueuse* », pp. 20-23 et Albert Camus: « *Réponse à Domenach* », pp. 23-29, repris dans *Essais*, pp. 1751-1758.

[18] Simone Weil : « *Lettres à Georges Bernanos* », n° 7, automne 1954, pp. 1-6. La revue remercie Camus: « *Nous devons à notre camarade Albert Camus de pouvoir publier cette lettre* ».

[19] « Préface », n° 12-13, printemps-été 1956, pp. 4-5, repris dans *Essais*, pp. 1800- 1802.

[20] «Réponse à un appel », n° 14, pp. 33-34, repris dans *Essais*, pp. 1780-1782. « *Actuelles* », n° 17, pp. 27-29, repris dans *Essais*, pp. 1782-1784. La version intégrale de ce texte a été publiée par *Franc Tireur* du 18 mars 1957 et en préface à Tibor Mcray, *Budapest*, Paris, Robert Laffont, 1966, pp. 11-15. «Préface à l'affaire Nagy », Fascicule hors-série, décembre 1958, pp. 3-7, repris dans *Essais*, pp.1785-1789.

[21] «*Pour Dostoïevski* », *Témoins* n° 18-19, automne 1957-hiver 1958, pp. 8-9, repris dans *Théâtre, récits, nouvelles*, pp. 1887-1889 (Pléiade).

[22] *Actuelles*, n° 17, été 1957, p. 28.

[23] n° 5, printemps 1954, p. 10.

[24] Selon la définition de Carlo Rosselli, parue dans l'ouvrage, *Le Socialisme libéral*, en 1937.

[25] n° 5, printemps 1954, p. 5.

[26] n° 12-13, printemps-été 1956, p. 4. Les citations qui suivent sont tirées du même article.

[27] n° 9, été 1955, p. 27.

[28] n° 23, mai 1960.

[29] n° 26, mars 1961, p. 1. Le dossier reprend les articles suivants: «*Le Calendrier de la Liberté* », « *Le refus de la haine* » et «*Réponse à un progressiste* ».

[30] Cf Sylvain Boulouque, *Les Anarchistes et les guerres coloniales*, Lyon ACL, 2003.

[31] Eva Barna-Pauli : « *Révélation à Budapest* », n° 23, mai 1960, pp. 13-15.

[32] Eva Barna-Pauli: « *Relire Camus* », n° 27, juin 1961, pp. 7-8.

[33] « *L'interlocuteur fraternel* », *Preuves*, n° 110, avril 1960, pp. 14-16.

[34] *L'Express*, 13 mai 1962.

[35] n° 30, été 1962, p. 6.

[36] Jean-Paul Samson: «*Impardonnable Camus* », n° 30, été 1962, pp. 3-5.

* * *

Camus Prix Nobel 1957 en 2007

Inés de CASSAGNE
(UCA – Buenos Aires)

Le but de cet exposé n'est pas seulement commémoratif. Il s'agit plutôt de puiser dans le message mémorable d'il y a cinquante ans, des lumières qui même aujourd'hui nous éclairent. Le lauréat du Nobel y soulignait la « noblesse » du métier d'écrivain, en tant qu'artiste promis à un idéal formel exigeant, en même temps qu'il visait à rendre, en toute liberté, un témoignage véridique sur l'homme ; c'est-à-dire témoigner de la grandeur et la misère inhérentes à sa condition, et parler au nom de ses contemporains quant à ses aspirations et ses souffrances, sans jamais oublier l'admiration face à la beauté du monde où l'on atteint parfois un « secret » capable de rassasier l'âme. Ce dessein de beauté et de vérité, en liberté, et sans succomber dans le nihilisme, suppose un équilibre difficile dont les possibles écarts sont envisagés par Camus. En nous faisant entrer dans ses réflexions, il nous aide à les éviter et nous pousse par contre à viser encore une fois, comme les classiques, à cet équilibre où tout se tient et rien n'est méprisé. C'est un défi vivifiant auquel il vaut bien la peine encore de prêter l'oreille.

« Qu'est-ce donc que l'art ? » se demandait Camus en 1957. Il se répondait : « Rien de simple, cela est sûr. Il est encore plus difficile au milieu des cris de tant de gens acharnés à tout simplifier. » (E, p. 1090). Ces gens deviennent en 2007 de plus en plus criards.

En recevant la distinction, Camus prononça d'abord un discours à Stockholm le 10 décembre et ensuite, le 14, il développa le sujet annoncé dans une Conférence à l'Université d'Uppsala sous le titre « *L'artiste et son temps* ». Dans le discours il avait proclamé la mission réconciliatrice de l'artiste au milieu d'un monde déchiré et voué à un « instinct de mort » (E, p.1073). Dans la Conférence il souligna l'essence communicative et vivifiante de l'art qui paradoxalement lui vient de son service, en toute liberté, de la vérité et de la beauté (et de son refus de s'asservir à toute contrainte politique, idéologique, modes, etc). « Seul l'art vrai réunit et communique », dit Camus. Et il prit son temps pour faire l'analyse de deux types de littérature qui ont falsifié l'essence artistique. Dans le premier il met les « fabricateurs d'art », d'un art coupé de la réalité vivante, composé artificiellement. Le second type correspond, à l'envers, aux écrivains soi-disant « réalistes » et qui pourtant se sont pliés aux mots d'ordre idéologiques en présentant des promesses. Cette production de propagande s'est donc éloignée de l'art et de la réalité. Le conférencier remarque que, malgré leur opposition, ces deux genres de production simplifiés « finissent par se rejoindre, loin de la réalité, dans un même mensonge et dans la suppression de l'art. » (E, p.1089).

D'après lui, il faut un va-et-vient continu entre l'artiste libre et la réalité objective. « L'artiste choisit son sujet autant qu'il est choisi par lui ». « Pour faire une nature morte, il faut que s'affrontent et se corrigent réciproquement un peintre et une pomme » « Le grand style se trouve ainsi à mi-chemin de l'artiste et de son objet » (E.p.1090). Cela suppose un mouvement de « révolte » qui affirme les valeurs essentielles du réel et rejette ses imperfections, le faux et le mensonge. Aussi chaque simplification ou demi-vérité, d'un côté ou de l'autre, constitue-t-elle un vrai « mensonge ». C'est pour avoir simplifié que les deux esthétiques ont débouché sur des mensonges qui ont déçu quant à l'art et qui ont mis des barrières entre les hommes, même

entre les nations. L'esthétique de « l'art pour l'art » sépare dès qu'elle s'adresse à un public réduit de « connaisseurs » et condamne les autres à l'insatisfaction. D'autre part, l'esthétique du soi-disant « réalisme », en minimisant l'exigence artistique au profit de la propagande idéologique, coupe l'art de la réalité « complexe et vivante », exclut les artistes authentiques et oblige, autant que l'autre, le grand public à s'avilir avec des œuvres vulgaires, insatisfaisantes, où l'homme ne se reconnaît pas et n'assouvit pas sa soif de beauté.

Après avoir dépeint ces deux esthétiques réductrices, en cette sorte d'examen de conscience de l'artiste devant le tribunal de son temps, Camus vise sa responsabilité envers le futur, pour « renouer le nœud gordien de la civilisation », qu'il voyait alors « tranché par la force de l'épée ». « Oui – affirme-t-il –, cette renaissance est entre nos mains à tous. Il dépend de nous ». (E, p.1093)

Et les conditions qu'il y pose n'ont pas perdu de leur vigueur.

Il se réclame d'abord de Pascal. Il dépend de l'artiste qu'il veuille s'adresser à tous, être compris par tous, en parlant de leurs nostalgies les plus hautes, en réveillant leurs cœurs à la conscience de la condition humaine, faite de « grandeur et misère ». Il dépend de l'artiste qu'il reprenne sa liberté et qu'il la préserve, non pour s'évader de la « misère commune », ni pour « juger » ou « mépriser », mais pour « comprendre » tous les hommes et, en les comprenant, témoigner de leur commune « grandeur et misère ». L'artiste d'après Camus peut le faire à condition qu'il découvre (comme Wilde en prison) que le dernier des criminels mérite l'hommage et que, s'inclinant devant lui, c'est à la « plus haute figure de l'homme » qu'il rend hommage. « Oui, ce secret de la vie coïncide avec celui de l'art ». (E, p.1092)

La liberté dont il parle « ressemble plutôt à une discipline ascétique ». Il s'agit d'un « long et libre effort » pour ne pas se laisser aller aux tentations confortables (celle des « divertissements sans portée » et celle de la « prêcherie conformiste » du « correct », si on me permet d'emprunter un terme actuel). Cet effort de l'artiste qui vise très haut suppose toujours un risque, que Camus compare à celui de « l'équilibriste » : « Il chemine entre deux abîmes, qui sont la frivolité et la propagande. Sur cette ligne de crête où avance le grand artiste, chaque pas est une aventure, un risque extrême. Dans ce risque pourtant, et dans lui seul, se trouve la liberté de l'art. » (E, p.1092-3). Cette image nous livre la clef de la théorie de Camus, à savoir : la « liberté » de l'art se trouve dans un juste point élevé, entre deux sortes de tentations, voire d'asservissements unilatéraux qui le retiendraient, pour cela même, « loin de la vie et de l'art », dans le « nihilisme » et la « stérilité » (E, p.1093).

C'est à ce point élevé que l'artiste peut « réunir » : il peut répondre au cri de douleur de l'opprimé en parlant en son nom, et il peut en même temps répondre à l'exigence de beauté qui partant de son intérieur rejoint comme un écho celle de tous, pour lui donner une forme : « Peut-être touchons-nous ici la grandeur de l'art, dans cette perpétuelle tension entre la beauté et la douleur, l'amour des hommes et la folie de la création, la solitude insupportable et la foule harassante, le refus et le consentement. » (E, p.1092) Camus avait d'ailleurs illustré pathétiquement cette tension dans une parabole, son récit « Jonas » de *L'Exil et le Royaume*. L'artiste déchiré par deux sortes d'exigences, à première vue incompatibles, peut les réunir et les féconder dans l'œuvre d'art, pourvu qu'elle soit « haute ». Et « la plus haute sera toujours comme dans les tragiques grecs, dans Melville, Tolstoï ou Molière, celle qui équilibrera le réel et le refus que l'homme oppose à ce réel, chacun faisant rebondir l'autre dans un incessant jaillissement qui est celui même de la vie joyeuse et déchirée. » (E, p.1090-1)

Encore une fois la vie et l'art se présentent liés. Mais il a davantage : lorsque de cette façon la réalité commune et la recherche de la beauté se fécondent mutuellement, lorsque dans une œuvre jouent, de cette façon équilibrée, le « consentement » et le « refus », il arrive parfois une sorte de miracle de vérité et de transfiguration. Ceux qui accèdent à cet univers créé par l'art, y voient le monde qu'ils connaissent, y reconnaissent le sceau particulier de l'artiste et en même temps ils y découvrent quelque chose de latent dans la réalité, dont ils avaient l'idée mais qui habituellement leur échappe : « Alors surgit, de loin en loin, un monde neuf, différent de celui de tous les jours et pourtant le même, particulier mais universel, plein d'insécurité innocente, suscité pour quelques heures par la force et l'insatisfaction du génie. C'est cela et pourtant ce n'est pas cela, le monde n'est rien et le monde est tout, voilà le double et inlassable cri de chaque artiste vrai, le cri qui le tient debout, les yeux toujours ouverts, et qui, de loin en loin, réveille pour tous au sein du monde endormi l'image fugitive et insistante d'une réalité que nous reconnaissons sans l'avoir jamais rencontrée. » (E, p. 1091)

Dans cette affirmation de saveur platonique, l'écrivain lauréat ratifie ce qu'il avait déjà dit dans ses

essais. Il y parle parfois d'une « valeur » insaisissable à l'intérieur du monde que l'art met en évidence en partant des traces que l'artiste attentif à la beauté du monde et des êtres a discernées chez eux. La beauté, pour Camus, c'est l'autre face du monde, tel qu'il l'exprime dans *L'envers et l'endroit* : c'est l'« endroit » du quotidien, de la douleur, de la misère ; c'est cette « pellicule » presque imperceptible et prête à s'évanouir qui éclaire les choses en certains moments privilégiés. Dans *L'Homme révolté*, il avait observé que le besoin de beauté est constitutif de l'homme au même point que sa « dignité ». C'est pourquoi il décrit sa « révolte » comme un mouvement spontané de revendication : revendication de son essence humaine et de la beauté à la fois. Or, si tous aspirent à la beauté, c'est l'artiste qui est à l'affût pour la découvrir et la saisir. La beauté est une « promesse » – ajoute-t-il dans cette essai – et l'artiste possède, à la différence des autres hommes, la capacité de la rendre manifeste dans l'œuvre d'art. L'art rend possible l'incarnation de cette « transcendance vivante » dont la beauté fait la promesse », tel qu'il le dit dans « Révolte et art » (E, p. 662).

C'est qu'à travers la beauté se traduit un « plus », comme un secret ou une annonce de quelque chose, qui est présent dans la réalité, non pas ailleurs selon la vision idéale de Platon, mais à l'intérieur de ce monde. Dans tous ses essais lyriques, Camus en a indiqué la manifestation joyeuse. Il souligne toujours cet effet de joie et aussi de pacification, grâce auquel l'homme (ou la femme, comme c'est le cas dans « La femme adultère ») qui contemple la beauté éprouve une parenté préétablie et un « accord » entre lui et le monde. D'où s'ensuit, selon Camus, que « ça suffit ». « J'apprends – dit-il dans *Noctes* – qu'il n'est pas de bonheur surhumain, pas d'éternité hors de la courbe des journées » (E, p.75). Dans *L'Homme révolté*, il insiste sur cette « transcendance vivante dont la beauté fait la promesse, qui peut faire aimer et préférer à tout autre ce monde mortel et limité » (E. p.662).

C'est à l'artiste qu'il revient d'accomplir la promesse. Il le fera dans la mesure où, librement, il donnera son « consentement » à cet aspect lumineux, sans oublier son « refus » à tout ce qu'il y a au monde de mesquin, incomplet, injuste. « On ne suspend pas l'incessant témoignage de l'homme sur sa misère et sa grandeur » (p. 1094). Mais assumer ces deux faces demande de la « clairvoyance » et du « courage » de la part des artistes aussi bien que de la société. L'écrivain ne se lasse pas de nous mettre en garde : « Tant qu'une société et ses artistes ne consentent pas à ce long et libre effort, tant qu'ils se laissent aller au confort des divertissements ou à celui du conformisme », on restera dans le « nihilisme et la stérilité » ; et il appelle, il convoque : « Dire cela, c'est dire que la renaissance aujourd'hui dépend de notre courage et de notre volonté de clairvoyance » (p.1093).

Voilà un défi lancé il y a cinquante ans par un auteur encore jeune (44 ans depuis un mois) et qui allait disparaître deux ans plus tard. On s'en étonne, et d'autant plus si l'on s'aperçoit que, bien que le Prix Nobel lui ait été accordé pour son « œuvre », qui d'ailleurs était très vaste, lui, il pensait que son œuvre était « en chantier » ! Combien de livres encore à attendre selon son idéal ! Puisque la mort trancha ses projets, et qu'aujourd'hui la situation de la littérature n'a presque pas changé et devient même plus grave, on pourrait reprendre son défi à notre compte.

« Le temps des artistes irresponsables est passé », nous dit-il, et « certes, il est, dans l'histoire, peu d'exemples d'artistes confrontés avec de si durs problèmes. Mais, justement, lorsque les mots et les phrases, même les plus simples, se paient en poids de liberté et de sang, l'artiste apprend à les manier avec mesure. Le danger rend classique et toute grandeur, pour finir, a sa racine dans le risque ». (E.p.1095). C'est que « cette épreuve sert en même temps nos chances d'authenticité, et nous accepterons le défi. ».

Sa conclusion d'espoir dans l'homme et dans l'art arrive jusqu'à nous et nous encourage. « Réjouissons-nous. Réjouissons-nous, en effet, d'avoir vu mourir une Europe menteuse et confortable et de nous trouver confrontés à de cruelles vérités. Réjouissons-nous en tant qu'hommes puisqu'une longue mystification s'est écroulée et que nous voyons clair dans ce qui nous menace. Et réjouissons-nous en tant qu'artistes, arrachés au sommeil et à la surdité, maintenus de force devant la misère, les prisons, le sang. Si, devant ce spectacle, nous savons garder la mémoire des jours et des visages, si, inversement, devant la beauté du monde, nous savons ne pas oublier les humiliés, l'art occidental peu à peu retrouvera sa force et sa royauté. » (E, p. 1094).

Cela vaut pour nous. Si encore une fois on arrive à racheter la « libre essence de l'art », on pourra voir aussi que les œuvres d'art possèdent cette « force d'émancipation » capable de réveiller chez les hommes les valeurs qui correspondent à leur dignité, et de les réunir, enrichis de ces valeurs.

À propos d'autres prix Nobel

De 1930 à 1960, plusieurs écrivains qu'admirait Camus ou avec qui il avait été en contact se sont vus décerner avant lui le Prix Nobel :

- 1937 : Roger Martin du Gard (l'exposition d'Aix-en-Provence présente l'original de la lettre de Roger Martin du Gard – 3 pages – donnant à Camus des conseils sur la manière de bien se tenir dans la haute société ! lettre figurant dans la correspondance publiée de Roger Martin du Gard)
- 1947 : André Gide, voir la réaction à l'annonce dans le fragment de l'interview accordée à Emmanuel Roblès publié par Roger Grenier dans l'édition de la Pléiade (*Essais...*, p.1910) et les deux textes reproduits ci-dessous
- 1949 William Faulkner
- 1952 François Mauriac, voir ci-dessous
- 1954 Ernest Hemingway

* * *

Pierre Masson, spécialiste de **Gide**, nous communique ces deux textes :

- novembre 1946, hommage à la radio pour les 77 ans de Gide. À la question : « éprouvez-vous le sentiment d'avoir contracté une dette à l'égard d'André Gide ? », réponse de Camus lue par Amrouche :

« Je sais que beaucoup d'hommes de ma génération ont attendu Gide, dans leur jeunesse, pour être libérés. Je crois bien cependant que Gide serait d'accord avec moi pour penser qu'une libération intérieure ne vaut pas cher quand elle vous vient des autres. Et tout au plus accepterait-il, lui, de se réjouir à l'idée d'avoir été l'occasion, et à son tour le prétexte, de quelques grands élans encore indéterminés comme il en est dans les âmes de 16 ans. Mais pour ma part, et si paradoxal que cela puisse paraître à qui n'a pas lu Gide, je n'y ai jamais trouvé que des leçons de discipline. C'est que les grands livres ont réponse à tout, et on y trouve toujours ce qu'on leur demande. La libération du corps, le refus de certaines formes sociales n'ont jamais eu de sens dans le pays où je suis né. Les corps y sont naturellement libres, et la société anarchique. Ce qu'il nous fallait, ce n'était pas un abandon, mais une rigueur. Je l'ai trouvée dans Gide, car elle y est. Oui, elle y est, puisque Gide a choisi d'être classique, c'est-à-dire responsable. J'y ai appris que la plus grande libération, en art comme ailleurs, consiste à choisir sa dépendance ; que si l'art vivait quelquefois de miracles, il fallait que ces miracles fussent domptés et que justement, ce qu'on appelle le grand style n'était qu'un miracle continuellement maîtrisé. C'est par là que l'œuvre de Gide continue à vivre aujourd'hui, alors que de bons esprits, persuadés d'écrire eux-mêmes pour demain, nous disent qu'elle est vieille. Et peut-être, plus ce monde ira vers la démence, et plus des œuvres comme celle-ci s'affirmeront dans leur vérité. Je vois aujourd'hui quelques œuvres qui ne vivent que du miracle, beaucoup d'autres qui font de la raison un catéchisme. Mais dans cinquante ans, on pourra compter les œuvres contemporaines qui ont su mettre en balance la passion et le style, le malheur du cœur et l'intelligence heureuse. Gide recevra alors ce qui revient à l'artiste qu'il n'a jamais cessé d'être, ce que pour ma part je lui rends ici du fond du cœur, je veux dire le respect. »

- *Le Figaro littéraire*, 24 février 1951, p. 5.

Témoignages sur André Gide

[textes de COLETTE, Jacques de LACRETELLE, Henri MONDOR, André SIEGFRIED, Jules ROMAINS, André RUYTERS, Paul LÉAUTAUD, Albert CAMUS, Jean PAULHAN, Julien GREEN, Marcel JOUHANDEAU, Gabriel MARCEL, Louis MARTIN-CHAUFFIER, Jean GUÉHENNO, Thierry MAULNIER, Jean CAYROL, Roger PEYREFITTE, Henri CALET.]

ALBERT CAMUS

Toute grande œuvre est généreuse : elle donne à chacun selon ses besoins. Pour moi qui suis né sur une terre comblée, au bord d'une mère [*sic**] heureuse, l'évangile sensuel des *Nourritures terrestres* ne m'a rien appris. Quelque chose, au contraire, dans cette admirable exaltation sentait la conversion, et me déconcertait.

Mais j'y ai trouvé la leçon de discipline et de dénuement dont j'avais besoin.

C'est l'ascétisme de cette œuvre qui m'a toujours frappé ; et, depuis, je n'ai pas cessé d'apprendre avec Gide qu'il n'est point d'art ni de grandeur sans une contrainte librement consentie. Dans un monde où la beauté continue d'être chaque jour insultée, Gide enseignait que l'art n'est pas une source de vaines jouissances, mais une école difficile de vérité. On peut s'éloigner ensuite d'un tel maître. On peut savoir surtout qu'il n'aimait rien, ou à peu près, de tout ce qui s'écrit aujourd'hui. Malgré lui et malgré nous, la leçon demeure, et la dette, qui lui vaut notre fidélité

Au reste, lui non plus, cet infidèle, à sa manière, ne nous a pas manqué. Bien des hommes de son temps, comme lui familiers de la gloire, ses égaux pourtant aux yeux du monde, ne recevront jamais le seul hommage dont il faille décidément être avare : l'amitié fondée sur l'estime. Parmi tant de directeurs qui se sont offerts, celui-là au moins, qui se détourne de nous pour la dernière fois et dont nous voudrions retenir encore un peu la main, n'a jamais rien avili. La terre qu'il a tant aimée est toujours belle après son passage, et la vie reste intacte.

* ce texte a dû être dicté au téléphone par Camus qui était alors à Cabris ; ceci expliquerait "mère" pour "mer" ; toujours cette fameuse homophonie (PM)

* * *

Guy Basset nous signale ce passage amusant d'un entretien radiophonique de **François Mauriac**, en 1952, au moment où il a reçu le Nobel (François Mauriac, *Souvenirs retrouvés, entretiens avec Jean Amrouche*, établissement du texte par Béatrice Avakian, Fayard INA, 1981, p.166-167)

- [Jean Amrouche] Il est vraisemblable que Montherlant aura le Prix Nobel, un jour ou l'autre, enfin, il peut attendre, de même que Malraux, sans doute, dont on avait parlé en 47.
- [François Mauriac] Naturellement, j'ai même vu dans les journaux ce matin qu'on avait parlé de Camus...
- [JA] Oui, mais cela me paraît très curieux. Est-ce que vous pourriez nous dire comment se fait le choix des candidatures pour le Prix Nobel ?
- [FM] Ah ! mais je ne sais pas, je n'ai jamais été candidat ; je crois que l'Académie française, l'Institut de France peuvent poser des candidatures ; mais je suis sûr que Camus n'a jamais été candidat.
- [JA] C'eût été beau que Camus ait eu le Prix Nobel c'eût été une chose vraiment extraordinaire, avant quarante ans...
- [FM] Oui, et puis cela aurait fait tellement plaisir à Sartre !
- [JA] Ah ! Vous croyez ? C'est vous-même qui m'avez dit que Sartre était vraiment un très beau caractère, un homme généreux ; j'ai l'impression qu'il l'aurait accepté et qu'il y aurait applaudi, non ?
- [FM] Vous voulez me faire parler de Sartre ! Je crois qu'il serait temps de revenir à des sujets plus sérieux...
- [JA] Pourquoi ? Vous pensez que Sartre n'est pas un sujet sérieux ?
- [FM] Si, naturellement, mais ... par rapport à moi...
- [JA] Mais justement, par rapport à vous !
- [FM]...et dans la circonstance, ce n'est pas très sérieux parce qu'alors on se retrouve sur le plan de la polémique, c'est-à-dire, au fond, sur le plan du spectacle...

* * *

COMPTES RENDUS

- **Albert Camus et la Grèce, Les écritures du Sud, 2007, 182 p., 18 €**

Ce volume reprend les différentes interventions des journées organisées à Lourmarin sur ce thème par les Rencontres méditerranéennes en octobre 2006. Avec la publication régulière et rapide de ces rencontres se constitue petit à petit, au fil des années, une bibliothèque camusienne de référence. De plus, chacun des volumes contient une présentation détaillée de chacun des intervenants (et de leur bibliographie camusienne) et un cahier de documents qui met à la disposition de tous des inédits précieux (photos comme lettres) enrichissant et complétant les connaissances sur le thème abordé. Il serait présomptueux de vouloir en quelques lignes résumer chacune des communications, qui construisent un ensemble cohérent et complémentaire. Il s'organise autour des trois thèmes suivants : la diffusion et l'importance de l'oeuvre en Grèce, les voyages en Grèce de Camus (récits, impacts, conférences) et la permanence de la Grèce antique (philosophie, mythologie, théâtre) tout au long de l'oeuvre de Camus. Ces thèmes sont développés par les treize intervenants aux origines géographiques comme culturelles diverses : Grèce bien sûr, mais aussi Espagne, Italie, Tunisie et France... Grèce antique comme Grèce moderne, y compris dans ses implications politiques, appartiennent ainsi à l'identité méditerranéenne présente chez Camus et ce volume fait suite et complète les précédentes rencontres consacrées à « Camus à l'Espagne » et à « Camus et l'Italie » qui avaient déjà été publiées sous forme de recueils par les *Rencontres méditerranéennes*. Bref, un livre qui fait référence.

Guy BASSET

- **Michel Onfray, *La Pensée de midi. Archéologie d'une gauche libertaire*, Galilée, 2007, 108 p., 18 €**

Le nouvel opus de Michel Onfray s'inscrit à la suite de ses précédents travaux sur l'individualisme, la pensée libertaire et la révolte. Il est publié dans une collection de débat et se veut aussi un pamphlet en défense de la gauche libertaire. L'ouvrage est composé de quatre articles. Le premier est un appel à l'individualisme altruiste, le deuxième un hommage à l'homme révolté. Le troisième et le dernier sont présentés comme des appendices et sont des réflexions relatives à l'individualisme chez Georges Palante – auteur notamment de *La Sensibilité individualiste* – et à Jean Grenier, le maître en philosophie. Si l'essai est sympathique, les spécialistes de Camus, comme ceux de l'anarchisme, peuvent cependant être quelque peu déçus par les approximations.

En effet, en dépit du titre directement repris de *L'Homme révolté*, les références à Camus sont peu nombreuses, elles composent à peine le tiers de l'ouvrage. Onfray propose d'inscrire Camus dans une généalogie un peu hâtive de l'individualisme libertaire. Pour Michel Onfray, le point de départ de cette pensée est constitué par l'individualisme de Georges Palante. Ce philosophe est proche par l'esprit de l'individualisme libertaire. Pour Michel Onfray, le transfert intellectuel s'effectue par Jean Grenier qui transmet cette sensibilité à Louis Guilloux et à Albert Camus. L'idée est importante car sous-estimée dans l'histoire des idées. Cependant il ne semble pas qu'elle soit l'unique fondement de l'antitotalitarisme libertaire. Dans cette généalogie, il oppose trop radicalement l'individualisme que Camus critique dans *L'Homme révolté* aux autres expressions du mouvement libertaire, d'inspiration bakounienne ou syndicaliste. Si l'on suit la pensée de Camus et si l'on étudie ses contacts avec des militants libertaires et des militants syndicalistes comme Rirette Maitrejean, Louis Mercier, Nicolas Lazarévitch ou bien les anciens syndicalistes passés par le communisme comme Pierre Monatte ou Alfred Rosmer, ces militants par leur vécu ont une influence directe sur Camus, comme le souligne par exemple le témoignage publié par le Syndicat des correcteurs, *Hommage à Albert Camus* de ses amis du livre. En effet, leur rôle dans la construction de l'antitotalitarisme camusien est important comme le prouve la préface à *Moscou sous Lénine* d'Alfred Rosmer publiée en 1951. Certes, Albert Camus, comme ses amis, refuse au nom de l'antitotalitarisme, et à la

différence de Raymond Aron, de préférer Washington à Moscou mais demeure conscient qu'il était possible d'écrire et de condamner ce monde libre. Il conviendrait d'ajouter que l'antitotalitarisme de gauche n'était pas uniquement libertaire, que l'ensemble de la social-démocratie partageait aussi ce refus de la dictature communiste.

Enfin l'auteur affirme que « les anarchistes officiels ne lui ont pas toujours rendu la tâche facile et il a souvent été sommé de s'expliquer, puis de justifier de ses quartiers de noblesse libertaire ». La formule est pour le moins abrupte et mérite examen, car s'il est des individus qui ont aimé et défendu Camus, ce sont ces derniers.

Sylvain BOULOUQUE

- ***Albert Camus 21 (avec un grand carnet critique), textes réunis et présentés par Raymond Gay-Crosier, Caen, Minard, Lettres modernes, 2007.***

La vingt-et-unième livraison de la Série « Albert Camus » apporte de nouveaux éclairages sur cet écrivain, prix Nobel de littérature en 1957. Raymond Gay-Crosier explique dans sa présentation que Camus a échappé à deux sortes de purgatoire : le premier, lorsque ses contemporains l'ont censuré, après la polémique autour de *L'Homme révolté*, et condamné à un exil qui est resté imaginaire ; le second, qui consiste à négliger un écrivain disparu, en omettant notamment ses œuvres dans les programmes scolaires et universitaires. Camus a toujours connu non seulement de nombreux lecteurs, mais aussi un discours critique dense et varié. Ainsi, de 1990 à 2005, « au moins 1050 articles et 208 livres lui ont été consacrés ». C'est pourquoi ce numéro 21 accorde une large place à un « grand carnet critique » qui recense, de manière très détaillée, trente-cinq livres parus entre 2000 et 2005. Ces comptes-rendus établissent un état des lieux de la recherche camusienne, un panorama qui suggère que le purgatoire reste loin derrière Camus. [...]

La densité et la variété de ce grand carnet critique auront prouvé d'une part la vitalité de la critique littéraire et philosophique, toujours intéressée par Albert Camus, dont l'actualité semble évidente ; d'autre part, l'exigence des spécialistes de cet écrivain. Leurs comptes-rendus, précis et critiques, sont autant de gages de la qualité d'une recherche camusienne active.

Anne CHAURANT-TEULAT

Acta Fabula, mai-juin 2007 (Volume 8, numéro 3),
URL : <http://www.fabula.org/revue/document3430.php>

Roger Grenier, *Instantanés*, Paris, Gallimard, 2007, 200 p., 14 € 50

Roger Grenier est l'un des derniers proches de Camus. Il l'a fréquenté tant comme journaliste à *Combat* que comme écrivain rue Sébastien Bottin. On lui doit l'Album Camus de la Pléiade en 1982 et son bel essai *Albert Camus Soleil et Ombre*. Avec ses *Instantanés*, il poursuit les portraits qu'il effectue avec finesse depuis plusieurs années. Le beau livre qu'il publie tient dans la galerie de portraits qu'il dresse aujourd'hui. À tout seigneur tout honneur : d'abord un Camus, journaliste au quotidien à *Combat*. Il le croise fortuitement comme souvent dans des rencontres. Souvenirs du marbre et de la salle de rédaction. Mais Grenier livre aussi des témoignages sur ses amis qui viennent parfois confirmer le dicton : « les amis de mes amis ». En effet dans cette galerie, il est possible de croiser au hasard de beaux tableaux. Grenier décrit longuement Brice Parrain, son amitié avec Camus, et son rôle d'éditeur scrupuleux notamment pour les textes de la collection « Espoir », dirigée par Albert Camus. Retenons par ailleurs le passage sur Maurice Joyeux, l'anar de la librairie du Château des brouillards installée rue Lamarck sur les contreforts de Montmartre. Ce foyer de la révolte a été découvert par la mère de Grenier, dont l'auteur d'*Instantanés* a déjà expliqué la rencontre dans le livre *Andrélie* – et l'amitié avec Joyeux qui permet de mieux comprendre les relations entre Camus et certains libertaires, et en conséquence entre Camus et Grenier.

Sylvain BOULOUQUE

[Parmi les nombreuses mentions de Camus que fait Roger Grenier, on ne résiste pas au plaisir de reproduire l'anecdote suivante (p. 91) : de malveillants échos mentionnaient que le roman de Romain Gary, *Les Racines du ciel* avait été corrigé de « bout en bout par Camus et Jacques Lemarchand (...) Il se trouve que je suis dans le bureau de Charles Gombault, directeur de *France Soir*, avec Pierre Lazareff quand celui-ci reçoit une lettre très violente de Camus concernant l'écho sur Gary. Il la lit et dit ensuite de son ton pète-sec : "On ne parlera plus de Camus dans ce journal que pour annoncer sa mort". »]

SUR CAMUS

Publications

- Pierre-Louis Rey, « Le pari démocratique d'Albert Camus », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, vol. 106, 2006/2, p. 271-284.
- Jeanyves Guérin, « Camus et la justice », *Slovak Review of World Literature Research*, XVI, 2007, p. 28-37.
- Benjamin Stora, « Albert Camus, prix Nobel au cœur de la tourmente algérienne », *Esprit*, janvier 2008, p. 11-21
« L'attribution du prix Nobel en 1957 ne correspond pas à une consécration pour Albert Camus. Jeune, isolé, il attire le mécontentement de toutes les chapelles. Mais ce prix intervient surtout alors que Camus tente de maintenir une position personnelle sur l'affaire algérienne, où il se trouve pris entre deux feux. Cinquante après, sa position est-elle mieux comprise ? »
- Guy Samama, « Albert Camus : un équilibre des contraires », *Esprit*, janvier 2008, p. 22-35
« Le type d'engagement représenté par Jean-Paul Sartre est souvent considéré rétrospectivement comme le rapport à la politique et à l'histoire le plus évident pour un philosophe. Pourtant, il mérite d'être discuté, à la lumière notamment d'autres conceptions, comme celle de Camus, qui mettait au premier plan un art d'éprouver et de décrire. Puisque tout ne se résout pas dans une dialectique qui consacre la souveraineté de la raison sur les événements, l'équilibre, sans résolution des contraires, mérite d'être redécouvert avec Camus. »
- Arnaud Corbic, notice « Camus » dans le *Dictionnaire de la philosophie* de Jean-Pierre Zarader, Ellipses, 2007.
- Louis Gardel, *La Baie d'Alger*, Seuil, 2007. « Dans un roman autobiographique, c'est tout l'art de vivre d'un monde pourtant si proche de son engloutissement que Louis Gardel ressuscite avec émotion ».
- Jean Daniel préface ***La Crise de l'homme, conférence donnée par Camus*** à l'université de Columbia, le 28 mars 1946 [*Œuvres complètes* II, sous la direction de Jacqueline Lévi-Valensi, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 737-748], dont le texte était reproduit *in extenso* en supplément détachable dans le n° 15 (décembre-janvier) de *Philosophie*. La préface de J. Daniel se termine ainsi : « Il faut donc reprendre notre réflexion sur la violence, s'avoir s'il convient de se résigner à l'histoire et à la fatalité du mal, s'il n'y a pas quelques candeur grotesque à continuer d'espérer en l'homme. C'est en cela que le texte d'Albert Camus redevient épouvantablement moderne. C'est toujours la question de la banalité du mal et de la réalité de ce que l'homme porte en lui. Si la fin justifie les moyens, qui va justifier les fins ? Si l'on ne peut répondre au mal que par le mal, quand le mal finira-t-il ? Si la révolte contre l'absurde donne à l'absurdité une sorte d'éternité, alors où est le sens de la révolte ? / [...] Si l'homme de 2008 s'avise de se poser des questions identiques, alors il ne trouvera dans l'œuvre de Camus peut-être pas de réponses définitives mais un écho assourdissant à ses angoisses. »
- Dans la correspondance de Faulkner, on trouve ce mot, daté du 15 février 1962 : à Ivan von Auw qui lui demande son accord en vue d'une production polonaise de la version de *Requiem pour une nonne* par Albert Camus, les droits (de 5%) devant être également partagés entre Mme Camus et lui-même, il répond : « La pièce était essentiellement du Camus. J'accepte la proposition de Mme Camus, quelle qu'elle soit. » (William Faulkner, *Lettres choisies*, édition établie par Joseph Blotner, traduit par Didier Coupaye et Michel Gresset, Gallimard, 1981, p. 457).

- Dans son ouvrage, *Le Temps de l'essai. Histoire d'un genre en France au XX^e siècle* (Belin, 2006), Marielle Macé mentionne à plusieurs reprises les essais de Camus.
- Dans *Retour de Barbarie* (Finitude, 2005), où il raconte son retour en France en octobre 1943, après trois ans et demi de stalag, Raymond Guérin évoque ses rencontres avec Camus, entre autres celle où il lui fait part de son sentiment d'infériorité devant des auteurs comme lui qui « ont su construire leur œuvre selon une esthétique et une pensée bien déterminée » ; Camus, poursuit-il, « a poussé la complaisance jusqu'à affirmer que j'avais tort de buter contre ces ouvrages qui ne sont en somme qu'un froid exposé en termes techniques et que ce qui importait ce n'était pas ces comprimés inhumains et indigestes d'une thèse donnée, mais leur véritable mise en œuvre, mais les créations authentiques qui pourraient en sortir même si les auteurs de ces créations réussies n'avaient seulement pas eu consciences des problèmes qu'ils résolvaient. » (p. 121-122)
- Dans la carte de vœux qu'elle a envoyée à la population de Rouen, la candidate socialiste aux prochaines élections municipales, Valérie Fourneyron, appuie son souhait « que nous construisions un monde plus fraternel, [...] attentif à concilier liberté, justice et solidarité » sur une phrase de Camus : « Si l'homme échoue à concilier justice et liberté, alors il échoue à tout. »

Dans la presse

[Merci à Marcelle Mahasela pour le précieux dossier de presse qu'elle nous a envoyé]

- « **60 ans de romans sur le nazisme d'Albert Camus à Jonathan Littell** », dossier du *Magazine littéraire* de septembre 2007 ; voir en particulier l'article de **Pierre Lepape** (p. 53-54), « Fables et métaphores », sur *La Peste* de Camus et *Le Tentateur* d'Herman Broch : « Dans ces romans, le recours à la fiction, à la fable, à la métaphore n'est jamais une manière de se détourner du réel de l'histoire, mais au contraire une volonté d'aller au-delà des apparences, de l'événement, de l'émotion politique et de ses brouillages, pour tenter d'appréhender et de restituer la complexité du réel dans ses manifestations les plus intimes, les plus profondes, les mieux cachées. La fable, lorsqu'elle est réussie, ne simplifie pas l'histoire, elle donne à voir ce que l'histoire avait pour fonction d'occulter. »
- « **Henri Tomasi. Les musiques d'un citoyen du monde** », *Marseille, revue culturelle*, septembre 2007. **Claude Tomasi** retrace la vie et l'œuvre du compositeur marseillais (1901-1971), entre autres sa cantate profane pour récitant, chœur d'hommes et orchestre, *Retour à Tipasa*, « hymne à la lumière de la Méditerranée qui se double d'un engagement humaniste » sous le signe de Camus.
- « **Dans le secret des archives du Nobel** », *Lire*, octobre 2007. **Jérôme Dupuis** a exploré les archives du prix Nobel : « Heureusement que l'auteur de *La Peste* n'a pas attendu le soutien de ses compatriotes pour décrocher le Nobel ! En ce milieu des années 1950, alors que la France pousse impavidement de vieilles gloires comme Jules Romains ou Georges Duhamel, on croit beaucoup au jeune Camus à Stockholm. Les archives du Nobel révèlent en effet qu'il doit une grande part de son succès à l'obstination de deux académiciens suédois : Hjalmar Gullberg, influent membre du Comité Nobel de 1940 à 1961, et Birger Ekeberg, maréchal du royaume. Ces deux hommes vont proposer sans relâche sa candidature en 1949 – il a seulement 35 ans ! –, en 1952, 1954, 1955 et 1956... Preuve de l'intérêt qu'il suscite, Camus fera l'objet de pas moins de quatre rapports spéciaux, dont l'un, long de trente pages, en 1949, s'enflamme : "Avec sa volonté de fer, sa probité à toute épreuve et son humanisme, Albert Camus est l'une des figures de premier plan de la jeune littérature française." Cependant les Nobel attendent un chef d'œuvre pour le couronner. Son essai *L'Homme révolté*, paru en 1951, est considéré comme insuffisamment littéraire pour mériter la distinction. Mais *La Chute*, publiée en 1956, va arracher des louanges dithyrambiques aux " académiciens réunis en huis clos : "Le Comité considère ce livre comme un chef d'œuvre qui renforce sans aucun doute

les prétentions de Camus au prix Nobel. Il convient néanmoins d'attendre une ou deux années pour confirmer notre décision." Une année suffira. »

- « **Albert Camus, les raisons d'un prix Nobel** », *La Croix*, 4 octobre 2007. **Alfred Grosser** conclut son analyse sur la « morale de la fidélité aux déshérités » de Camus ; et il poursuit : « Lorsque, dans *La Peste*, on lit : "Allons, Tarrou, qu'est-ce qui vous pousse à vous occuper de cela ? - Je ne sais pas. Ma morale peut-être. - Et laquelle ? - La compréhension", pourquoi ne pas proclamer, ne pas clamer que c'est de cette compréhension de l'Autre que nous manquons terriblement aujourd'hui au cœur de tant d'affrontements identitaires, de tant d'égocentrismes affichés ou voilés ? »
- « **Albert Camus, l'éveilleur de conscience** », *Le Monde* 2, 13 octobre 2007, dossier coordonné par **Simon Roger** : reprise d'anciens articles du *Monde* : « L'art de vivre sur le qui-vive » d'André Velter (25 octobre 1987), « Sartre contre Camus » de Pierre de Boisdeffre (24 septembre 1952), « Enfance. L'inguérissable blessure » de Florence Noiville (16 avril 1994), « Nobel de morale » d'Émile Henriot (18 octobre 1957) : « Le plus beau livre de Camus reste pour nous *L'Homme révolté*, où il a osé se montrer le plus audacieux, le plus libre, en développant ce thème, sujet à frictions, que si le droit absolu de l'homme est dans sa révolte, il a le droit au premier chef de se révolter contre la révolution elle-même lorsque celle-ci, ayant abattu toutes tyrannies, devient tyrannie à son tour. [...] Il n'y a pas de bonheur forcé, parce qu'il n'y a pas de tyrannie bienfaisante. Cette vue profonde d'Albert Camus, parfaitement logique avec lui-même, n'a pas reçu l'adhésion, loin de là, de ceux pour qui le bonheur collectif, fût-il accompagné de satellites, ne peut être assuré que par le despotisme d'un parti. Il n'est pas défendu de croire que cette position défensive de l'individuel n'a pas peu contribué au choix des juges de Stockholm, qui n'aiment pas non plus la violence. »
- « **Quand Camus perce sous Mirbeau** », *Le Monde* du 26 octobre 2007. **Pierre-Robert Leclercq** conclut ainsi sa critique des *Mémoires de mon ami* d'Octave Mirbeau : « D'un style simple pour traduire les états d'âme les plus complexes, les confidences de Charles L. font de lui l'ancêtre de Meursault, le personnage central de *L'Étranger*. Dans ses réactions devant sa propre misère et celle d'autrui, sa façon de se comporter en s'apercevant dans un miroir – "Je me suis rencontré avec moi-même comme on se rencontre et comme on se croise avec un inconnu" – il est impossible de ne pas penser au roman de Camus. Et Charles L., étranger au monde et à lui-même, ne peut imaginer Sisyphe heureux. »
- Dans son dossier sur Pascal, *Le Magazine littéraire* de novembre 2007 fait ressortir la phrase de Camus : « Je suis de ceux que Pascal gouverne mais ne convertit pas ».
- « **Exil chez soi** », *Libération* du 3-4 novembre. **Benjamin Stora** évoque la polémique autour de la phrase de Camus sur la justice et sa mère ; il conclut : « Camus adopte cette position de proximité et de distance, de familiarité et d'étrangeté avec la terre d'Algérie qui dit une condition de l'homme moderne : une sorte d'exil chez soi, au plus proche. Camus est aussi celui qui refuse l'esprit de système et introduit dans l'acte politique le sentiment d'humanité. [...] Je suis, plus que jamais, proche de lui. »
- « **Croire en Marseille, capitale de la culture 2013** », *City guide Marseille Aix-en-Provence*, 19 novembre 2007. Interview de **Bernard Latarjet**, défenseur de la candidature marseillaise. « Pourquoi avoir choisi Albert Camus comme fil rouge de cette candidature ? - On fêtera le centenaire de sa naissance en 2013 et Camus est un personnage emblématique de l'Europe et de l'ensemble culturel méditerranéen, à la fois dans son histoire et son actualité. C'est aussi pour nous l'occasion de localiser les commémorations sur le territoire où Camus a terminé sa vie et où il repose, plutôt qu'à Paris et dans les grands musées nationaux... »
- « **France. L'histoire** », *Libération* du 24 novembre 2007 rapporte l'affaire du « mur des disparus » inauguré à Perpignan à la mémoire des pieds-noirs et des militaires français enlevés et tués par le FLN et dont on n'a jamais retrouvé les corps. Le Cercle algérieniste de Perpignan, promoteur du projet, y avait fait graver une phrase de Camus ; Catherine Camus, sa fille, en a demandé

l'effacement, en raison de la vision très « Algérie française » qui sous-tendait toute l'entreprise.

- « **Le droit dans et comme littérature** », *Raisons politiques*, n° 27. Le dossier central est consacré à Richard H. **Weisberg**, qui a travaillé sur les rapports entre droit et littérature. Il s'est notamment appuyé sur *L'Étranger*.
- « **Sarkozy, Camus et le travail** », *Libération*, 5 décembre 2007. Article de **Jean-Pierre Barou** : « On devra à Nicolas Sarkozy d'avoir élevé le contresens littéraire à un niveau présidentiel. Avec pour victime Albert Camus, son écrivain préféré, comme la France l'apprend lors de la campagne présidentielle. A Marseille, Sarkozy lance : « *Camus, le grand Camus, a écrit cette phrase éternelle, parlant de l'Algérie : "J'ai aimé avec passion cette terre où je suis né, j'y ai puisé tout ce que je suis..."* » Bateleur, il tonne : « *Qui osera dire que Camus n'aimait pas l'Algérie et les Algériens ? C'est une falsification de l'histoire.* » Sitôt intronisé, il invite à sa table un spécialiste du « grand Camus ». Mais tandis qu'il déclare encore « *Je veux que ceux qui veulent travailler plus pour gagner davantage puissent le faire* » et qu'il fait du travail l'axe de sa politique intérieure, on se rappelle que Camus, lui, en fit un des levains de sa révolte. A 23 ans - en 1938 -, déjà, il écrit : « *On parle beaucoup en ce moment de la dignité du travail, de sa nécessité [...]. Mais c'est une duperie. Il n'y a de dignité du travail que dans le travail librement accepté [...].* » Il attrape cette phrase, au hasard d'une rue : « *Qu'est-ce qu'on est sur terre ? Et on se remue, et on se remue.* » A la tête du journal *Combat*, il signe un article intitulé *Sauver les corps* pour dire que notre modernité les menace. « *On travaille non plus sur la matière mais sur la machine, on y tue par procuration et on y est tué aujourd'hui par procuration.* » Meurtriers sans visage. [...] Actuel, Camus ne l'a jamais été autant. C'est une citation de lui que porte le monument aux victimes de l'amiante, inauguré le 1er octobre 2005, à Condé-sur-Noireau (Calvados), dans une région particulièrement sinistrée. « *L'angoisse de la mort est un luxe qui touche beaucoup plus l'oisif que le travailleur asphyxié par sa propre tâche.* » Une phrase à mille lieues de ce qu'on oserait croire ou dire s'il n'y avait ce malheur de mourir au travail. L'oisif, c'est le contraire de l'agité. Ce n'est pas le paresseux. « *Seule l'oisiveté est une valeur morale*, poursuit l'écrivain en 1938, *parce qu'elle peut servir à juger les hommes. Elle n'est fatale qu'aux médiocres. C'est sa leçon et sa grandeur. Le travail, au contraire, écrase également les hommes. Il ne fonde pas un jugement. Il met en action une métaphysique de l'humiliation.* » Ce Méditerranéen a éprouvé très tôt une attirance pour l'Inde. Jean Grenier, son professeur de philosophie à Alger et qui lisait le sanskrit comme d'ailleurs Simone Weil, lui donna son exemplaire de la *Bhagavad-Gîtâ* - ce grand texte qui porte en essence toute la pensée hindoue. Sharad Chandra, sa traductrice en hindi, rappelle que Camus non seulement lut ce texte, mais l'annota. Camus aimait Gandhi et sa non-violence. Il écrivait aussi, dans ses *Carnets*, à propos du Bouddha historique : « *Câkya-Mouni, de longues années, resta au désert, immobile, et les yeux au ciel.* » Oisif... Il y confiait : « *Ce qui me plaît : porter sa lucidité dans l'extase.* » Alors nie-t-il définitivement le travail ? Non. « *Je propose qu'on renverse la formule classique, dit Camus, et qu'on fasse du travail un fruit de l'oisiveté [...]. Ici le travail rejoint le jeu, et le jeu plié à la technique atteint l'œuvre d'art et la création tout entière.* » Productivité et créativité, c'est possible. A ceux qui disent : « *Gagner davantage...* », il répond : « *Toute vie dirigée vers l'argent est une mort.* » Le malentendu est total.
- « **Camus, notre contemporain** », éditorial de **Jean Daniel** dans *Le Nouvel Observateur* du 6 décembre 2007, dont voici la conclusion : « Camus n'avait prévu aucun des changements du monde qu'il voulait s'efforcer de conserver. Ni le retour du fanatisme religieux, ni la mondialisation du terrorisme, ni les transformations de l'expression de la pensée sous l'effet des technologies de l'informatique, ni l'ambition humanitaire qui peut conduire à une guerre au nom du bien (qu'aurait fait son docteur Rieux qui, dans *La Peste*, soignait des incurables, devant la guerre d'Irak?). Reste que l'influence de Camus a été considérable mais que c'est pourtant aujourd'hui seulement que l'on en voit les traces. Le combat contre l'absolu, la révolte à l'échelle humaine, l'acceptation que l'homme doit faire son métier d'homme sans certitude de réussite et sans promesse de salut sont des idées qui nourrissent plus ou moins directement les œuvres de nombre de penseurs et d'essayistes de tous pays.

- « **Vivre Tipasa** », *Le Monde* 2, 14 décembre 2007. Racontant la visite de Nicolas Sarkozy à Tipasa, le 4 décembre, **Franck Nouchi** poursuit : « Hasard du calendrier, *le Monde* daté du 4 décembre publiait de larges extraits d'une lettre écrite par Ingrid Betancourt à sa mère. Un message bouleversant et universel venu de la jungle colombienne dans lequel l'otage aux mains des FARC depuis le 23 février 2002 écrivait ceci : " *J'aime la France de toute mon âme, les voix de mon être cherchent à se nourrir des composantes de son caractère national, elle qui cherche à se guider par principes et non par intérêts. J'aime la France avec mon cœur, car j'admire la capacité de mobilisation d'un peuple qui, comme disait Camus, sait que vivre c'est s'engager.* " Camus toujours, il y a exactement cinquante ans, le 10 décembre 1957, recevant en Suède le prix Nobel de littérature. Dans son discours, il disait les missions de l'écrivain : " *Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent. [...] Toutes les armées de la tyrannie avec leurs millions d'hommes ne l'enlèveront pas à la solitude, même et surtout s'il consent à prendre leur pas. Mais le silence d'un prisonnier inconnu, abandonné aux humiliations à l'autre bout du monde, suffit à retirer l'écrivain de l'exil, chaque fois, du moins, qu'il parvient, au milieu des privilèges de la liberté, à ne pas oublier ce silence et à le faire retentir par les moyens de l'art.* " Carambolage de l'actualité, Camus, un "signe de vie" d'Ingrid Betancourt, Nicolas Sarkozy et sa suite à Tipasa, le colonel Mouammar Kadhafi reçu en grande pompe à Paris. Les intérêts et les principes, disait M^{me} Betancourt. Retour à *Noces*. La nuit tombe sur Tipasa. " *Il y a un sentiment que connaissent les acteurs lorsqu'ils ont conscience d'avoir bien rempli leur rôle, c'est-à-dire, au sens le plus précis, d'avoir fait coïncider leurs gestes et ceux du personnage idéal qu'ils incarnent, d'être entrés en quelque sorte dans un dessin fait à l'avance et qu'ils ont d'un coup fait vivre et battre avec leur propre cœur. C'était précisément cela que je ressentais : j'avais bien joué mon rôle. J'avais fait mon métier d'homme (...).* " Faisons un rêve, ce jour où Ingrid Betancourt ira lire *Noces* dans le silence de Tipasa. " *Vivre Tipasa, témoinner et l'œuvre d'art viendra ensuite. Il y a là une liberté* ", écrivait Camus.

Bloc-note Internet (par Philippe Beauchemin)

- « **Prix Nobel il y a 50 ans** », Conférence de Benjamin Stora, historien
<http://etudescoloniales.canalblog.com/archives/2007/09/30/6377982.html>
 ou
<http://www.grands-reporters.com/Albert-Camus-recoit-le-Prix-Nobel.html>
 Le premier lien est plus convivial et contient des photos.

- **Base de données Persée**

<http://www.persee.fr/>

Cette base de données, créée par le ministère de l'éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche, permet l'accès gratuit à un certain nombre d'articles en sciences humaines et sociales.

L'inscription est aussi gratuite et facile.

Il suffit de cliquer sur le titre de l'article, puis sur « Exporter en pdf », pour pouvoir télécharger un article.

5 articles se sont ajoutés sur Albert Camus depuis le dernier Bulletin. Ce sont :

- Lamria Chetouani, « *L'Étranger* d'Albert Camus : une lecture à l'envers du stéréotype arabe? », *Mots*, n° 30, 1992
- M. Issacharoff, « Une symbolique de l'espace : lecture de "La Pierre qui pousse" d'Albert Camus », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n°27, 1975

- Jean-Michel Adam, Gilles Lugin, « Variations des ancrages énonciatifs et fictionnalisation d'une anecdote d'Albert Camus », *Langue française*, n° 128, 2000 [Il s'agit de l'anecdote du père qui a assisté à une exécution, anecdote racontée avec un ancrage narratif différent dans *L'Étranger*, *Réflexions sur la guillotine* et *Le Premier homme*.]
- Jean-Michel Adam, Mireille Noël, « Variations énonciatives. Aspects de la genèse du style de *L'Étranger* », *Langages*, n° 118, 1995
- Gilbert Guisan, « Esquisse stylistique de *La Peste* », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 16, 1964

- **Base de données CAIRN**

Regroupement de revues : <http://www.cairn.info/accueil.php?PG=START>

- Pierre-Louis Rey, « Le Pari démocratique d'Albert Camus », *Ethnologie française*, 2007/3 (n° 111)

Plan de l'article :

CAMUS ET TOCQUEVILLE: LA DÉMOCRATIE COMME TENSION
 LE PARI DE LA GAUCHE
 LE SENS DES MOTS
 LE THÉÂTRE, SOCIÉTÉ SANS CLASSES
 LE ROMAN DÉMOCRATIQUE

- **Base de données JSTOR**

L'article suivant est toujours actuel...

- Helene Nahas, « L'Évolution de la pensée d'Albert Camus dans *Actuelles*, *The French Review*, vol. 26, n°2, déc. 1952.

Accessible sur Internet, comme tous les autres articles de *French Review*, via JSTOR (bibliothèques participantes).

- **Base de données MUSE**

- Tara Collington, « Une des rares tragédies modernes » : l'adaptation camusienne de *Requiem pour une nonne* de Faulkner, *University of Toronto Quarterly*, vol. 76, n° 2, spring 2007

Accessible sur Internet via MUSE (bibliothèques participantes).

- **Autres articles**

- Sarah Amrani, « Un Caso Clinico (1953), Un Cas intéressant (1955) : de Dino Buzzati à Albert Camus », *Chroniques italiennes*

<http://www.univ-paris3.fr/recherche/chroniquesitaliennes/PDF/Web10/10Amrani.pdf>

- Anne Mounic, « Camus et Shakespeare », *Temporel* (revue électronique)

<http://temporel.fr/Camus-et-Shakespeare>

- Eva Berankova (qui a fait une thèse de doctorat sur Camus et Dostoïevski), « Albert Camus et l'idéal de la Méditerranée (ou la face cachée, «dostoïevskienne» d'Albert Camus)

http://romanistika.ff.cuni.cz/fr/vyucujici/berankova/A%5B1%5D.Camus_et_la_Mediterranee.htm

On pourrait penser à cette réflexion de Guitton: «Comment en lui (Camus) l'affinité espagnole et l'attrait russe se composaient-ils?...».

**Bulletin d'adhésion ou de ré-adhésion
pour l'année 2008
à la
Société des Études Camusiennes**

Je, soussigné(e) :

Nom-Prénom :

Adresse :

.....

(éventuellement : téléphone, fax et/ou adresse électronique) :

.....

- Verse la somme de : 10 euros [étudiant]
 20 euros [adhérent]
 plus de 20 euros [bienfaiteur]

Mode de règlement :

- Chèque n° de la banque :
à l'ordre de la **Société des Études Camusiennes**, que j'adresse à :
Georges Bénicourt - 6 rue de l' Arsenal - 35000 Rennes

- Virement sur le compte de la SEC

CODE BANQUE	CODE GUICHET	NUMERO DE COMPTE	CLE RIB
13507	00113	13445631909	64

NOM : SOC ETUDES CAMUSIENNES

IBAN : FR76 1350 7001 1313 4456 3190 964

SWIFT (BIC) : CCBPFRPPLIL

- Carte Bancaire via Paypal sur l'intranet de la SEC
- Autre (préciser) :

Date et signature :